



HAL
open science

Les vingt glorieuses de la culture : les années 50 et 60

Dominique Lejeune

► **To cite this version:**

Dominique Lejeune. Les vingt glorieuses de la culture : les années 50 et 60. Licence. Université ouverte de Besançon, France. 2020, pp.38. halshs-02966895

HAL Id: halshs-02966895

<https://shs.hal.science/halshs-02966895>

Submitted on 14 Oct 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Les *vingt glorieuses* de la culture : les années 50 et 60
Besançon, Mardi 13 octobre 2020 de 18h à 19h30,
dans le cadre des « Mardis des Savoirs à partager »

par Dominique Lejeune, Prof Dr Dr

« Glorieuses » ? De « glorieuses » personnalités culturelles de ces années nous ont quittés ces dernières semaines, songeons à Juliette Gréco...

Dans la « non-bibliographie » de son *Aventure culturelle française, 1945-1989* (1), Pascal Ory écrit avec humour qu' « une bibliographie de l'histoire culturelle de ce pays est évidemment impossible ». L'adverbe désigne à l'évidence l'immensité, qui est celle de l'objet et du sujet, que P.Ory décrit d'un air faussement accablé : « la société culturelle (création, médiation), [...] pratiques représentatives (physiques, discursives), ou encore une époque ». On ne trouvera donc dans cette conférence **non pas une présentation exhaustive de la culture de l' « époque » mais une tentative d'explicitation de la distinction, native dans les années 50, entre une « vieille France » culturelle et des modernités de la culture. C'est un choix de ma part... Montherlant et Saint-Germain-des-Prés**

Au sein d'une époque particulière, celle des *vingt glorieuses 2*, les années 50 et 60, cœur des Trente Glorieuses **3**. Des noms et des images, une véritable **explosion culturelle** dans le contexte coloré des Trente Glorieuses et du *baby-boom*... Certes la production culturelle traditionnelle, le « lectorat » traditionnel et les traditions religieuses subsistent dans les années 50. Mais les *sixtees à la française* sont riches d'avant-gardes et d'artistes à la stupéfiante longévité.

¹ Pascal Ory, *L'Aventure culturelle française, 1945-1989*, Flammarion, 1989, 241 p., pp. 237 & suiv.

² Bernard Chambaz & Paul Almasy, *Les Vingt Glorieuses. La vie quotidienne en France, 1950-1970*, Seuil, 2007, 257 p.

³ Jean Fourastié, *Les Trente Glorieuses ou la révolution invisible de 1946 à 1975*, Fayard, 1979, 299 p., réédition en « Pluriel », 2011, 288 p. ; D.Lejeune, *La France des Trente Glorieuses, 1945-1974*, Armand Colin, 2015, collection « Cursus », 192 p. ; D.Lejeune, *Années 50. France Janus, en Noir & Blanc ou en Couleurs ?*, 140 pages, mis en ligne le 13 avril 2017 sur HAL-SHS (CNRS) : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01504693>. Plusieurs rééditions, même référence.

I. Modernité des années 50 ?

- 1°) Avant-gardes culturelles
 - a) De Saint-Germain-des-Prés à la télévision
 - Un bouillon de culture
 - Le mouvement culturel lancé par *Europe n° 1* et la télévision
 - b) L'aventure du TNP et les « avant-gardes des avant-gardes »
 - L'aventure du TNP
 - La modernité cinématographique
 - La modernité architecturale
 - D'autres avant-gardes culturelles ?
 - c) L'ère de l'engagement
- 2°) Des industries culturelles naissantes et des usages modernes
- 3°) Modernités spirituelles et mentales des années 50
- 4°) Il faudrait aussi évoquer... (je ne peux pas tout dire dans une conférence !)

II. Culture de masse et « gloire culturelle » dans les années 60 ?

- 1°) Les « sentiers de la gloire » culturelle
- 2°) Américanisation de la culture française ?
- 3°) Mais nous n'avons pas terminé...

I. Modernité des années 50 ?

Traditions et continuité ou innovations et modernité ? Les années 50 voient la continuation d'une **intervention classique de l'État dans le champ culturel 4**, elles voient toujours « l'inégalité des créations » **5**, avec un début de bouleversement entre les arts « majeurs » et les arts « mineurs », entre les genres « savants » et les genres « populaires ».

Les traditions et la « culture établie » 6 continuent, avec leurs jugements de valeur et leur « discours défensif », qui nourrissent comme par devant les « belles lettres » à la française. Ainsi le théâtre traditionnel poursuit son cours tranquille, avec les pièces de **Montherlant 7**, de Marcel Aymé (1902-1967) et d'autres.

Quoi de plus académique que **l'Académie française** ? globalement, l'Académie devient dans les années 50 un havre pour la droite intellectuelle : l'Académie tend au fond à définir autrement l'intellectuel, ni descendant des dreyfusards ni engagé.

1°) Avant-gardes culturelles

4 Pascal Ory, *L'aventure culturelle française*, op. cit., passim. Philip Nord insiste beaucoup sur ce point dans son livre, *Le New Deal français*, Princeton University Press, 2010, trad. fr., Perrin, 2016, 453 p.

5 Pascal Ory, *L'aventure culturelle française*, op. cit., pp. 64 & suiv.

6 Pascal Ory, *L'aventure culturelle française, 1945-1989*, Flammarion, 1989, 241 p., pp. 105 & suiv.

7 Henri Millon de Montherlant (1895-1972).

a) De Saint-Germain-des-Prés à la télévision

□ Un bouillon de culture

Saint-Germain-des-Prés n'est plus après-guerre le faubourg, ou plutôt le quartier, des artisans et des libraires, c'est une rive gauche par excellence **8**, le **mythique lieu de réunion** de « plusieurs générations littéraires et politiques qui [partagent] les mêmes lieux, pas les mêmes idées » **9**, la bande « à Prévert », les existentialistes *lato sensu* (car Sartre et Beauvoir n'ont pas lancé cette sorte de « badge »), les communistes, à proximité de certaines des principales maisons d'édition, Grasset, Plon, Le Mercure de France, Julliard, Les Éditions de Minuit, Le Seuil et la revue *Esprit*, rue Jacob.

Caves et clubs ? Jazz **10** et danse, chansons... Mais qui débordent géographiquement du cadre du quartier de Saint-Germain... Le Lorientais, le Vieux Colombier, la Rose rouge, le Saint-Germain (tout simplement), le Bar vert, et, icône-sanctuaire, **le Tabou**, inauguré le 11 avril 1947, fréquenté par les « troglodytes » du tout-Saint-Gé et tout particulièrement animé par **Boris Vian**, à la « trompinette ».

Les principales publications de Boris Vian (1920-1959) **11** :

1°) Romans :

Troubles dans les andains (1942-1943, mais publié posthume en 1966)

Conte de fées à l'usage des moyennes personnes (1943, inachevé)

Vercoquin et le plancton (1946)

J'irai cracher sur vos tombes (pseudonyme de Vernon Sullivan, 1946)

L'Écume des jours et *L'Automne à Pékin* (1947)

Les Morts ont tous la même peau (Vernon Sullivan, 1947)

Et on tuera tous les affreux (Vernon Sullivan, 1948)

L'Herbe rouge (1950)

Elles se rendent pas compte (Vernon Sullivan, 1950)

L'Arrache-cœur (1953)

2°) Recueil de nouvelles :

Les Fourmis (1949)

Les Lorettes fourrées (1948-1949, publié posthume en 1965)

Le Loup-garou (1945-1953, publié posthume en 1970)

Écrits pornographiques (1946-1956, publié posthume en 1980)

Le Ratichon baigneur (1946-1952, publié posthume en 1981)

8 Cf. Herbert R. Lottman, *La Rive gauche. Du Front populaire à la guerre froide*, trad. fr., Seuil, 1981, réédition, coll. « Points », 1984, 560 p.

9 Ariane Chebel d'Appollonia, *Histoire politique des intellectuels en France. 1944-1954*, Complexe, 1991, 2 vol., tome I, p. 101.

10 Ludovic Tournès, *New Orleans sur Seine. Histoire du jazz en France*, Fayard, 1999, 501 p.

11 Résumé de l'excellente et copieuse notice de Wikipedia. Je ne cite pas les nombreuses traductions.

3°) Théâtre et opéra :*L'Équarrissage pour tous* (1947-1950)*Tête de méduse* (1951)*Cinémassacre* (1952)*Le Chevalier de neige* (1953)*Le Chasseur français* (1955)*Fiesta* (1958)*Les Bâtisseurs d'empire ou le Schmürtz* (1957-1959)*Le Goûter des généraux* (posthume, 1964-1965)**4°) Poésies :***Cent sonnets* (1944)*Barnum's digest* (1946-1948)*Cantilènes en gelée* (1946-1949)*Je voudrais pas crever* (1951-1959, publié posthume en 1962)*Le temps de vivre* (1954)**5°) Essais :***Manuel de Saint-Germain-des-Prés* (1951)*En avant la zizique... et par ici les gros sous* (1958)**6°) Principales chansons** (sur 535...) :*Allons z'enfants* (1952)*Le Déserteur* (1954)*À tous les enfants* (1954-1959)*J'suis snob* (1954)*On n'est pas là pour se faire engueuler* (1954)*Je bois, Arthur où t'as mis le corps ?, La Complainte du progrès, La Java des bombes atomiques, Le Petit commerce* (1955)*Fais-moi mal, Johnny* (1956)*Musique mécanique* (1957)*La Marche des gosses* (1958)*L'Arbre aux pendus* (1959)**7°) Scénarios :***Saint-Tropez, devoir de vacances* (1952, Paul Paviot)*La Joconde : histoire d'une obsession* (1958, Henri Gruel)*J'irai cracher sur vos tombes* (1959, Michel Gast)

Un « village » d'homosexuels, voire de communistes, un lieu de débauche et d'ivresse publiques, disent la rumeur sociale, les rapports de police et, parfois, le cinéma **12. Le provincial et le touriste s'y font montrer** par l'étudiant de Sciences-Po ou venu du Boul'Mich', par le garçon de café un brin condescendant, Sartre lisant le journal ou Juliette Gréco haïssant les dimanches.

□ Le mouvement culturel lancé par *Europe n° 1* et la télévision

12 Cf. É. Dussault, *L'Invention de Saint-Germain-des-Prés*, Vendémiaire, 2014, 253 p., qui, à juste titre, signale l'importance des souvenirs de Daniel Gélin, *À bâtons rompus. Mémoires*, Éditions du Rocher, 2000, 400 p.

Volontairement, je ne détaille pas le mouvement financier du lancement, de Charles Michelson (1900-1970) à Sylvain Floirat (1899-1993), qui a « senti la truffe » (Floirat *dixit*), en septembre 1955. En 1959 les difficultés financières de la station entraînent les récriminations de ses autres actionnaires, dont l'État rachète les actions, par l'intermédiaire de la société publique SOFIRAD, Société financière de Radiodiffusion, ce qui le met à hauteur de 35,76 % du capital.

Qu'est-ce qui fait la modernité, tant vantée sur le moment et par la suite, d'*Europe n° 1*? D'abord le contexte technique ou, si l'on veut, les coïncidences, des Trente Glorieuses : **la naissance de la station coïncide avec le surgissement de trois inventions, le magnétophone portable (à bande) Nagra, qui donne à partir de 1955 de l'autonomie aux reporters, grâce à ses piles et malgré son poids, le « transistor » qui favorise l'écoute de la radio individuellement et en mouvement, enfin le disque microsillon, économique, fiable et de qualité, orienté vers la rediffusion d'œuvres musicales** 13. Le microsillon permet de se délivrer du carcan du disque 78 tours, certes de bonne qualité mais de faible durée (quatre minutes), et dont la période de gloire, démocratisée, remontait à l'entre-deux-guerres. En France le premier disque 33 tours est gravé à la fin de l'année 1949 par la nouvelle compagnie L'Oiseau-Lyre et, jusqu'à la fin des années 1970, le microsillon est le moteur de l'industrie mondiale du disque, qui connaît au cours des années 50 une croissance variant entre 10 et 20 % par l'an. En 1948, 7 millions de disques sont vendus en France, 18 le sont en 1956 et 41 le seront en 1963 (14). Le microsillon devient donc un produit de consommation courante.

Deuxième élément de modernisme et d'originalité d'*Europe n° 1* par rapport aux radios concurrentes, **Maurice Siegel** (1919-1985), venu de *France-Soir* et directeur de l'information pendant près de vingt ans 15, **modifie le style des journaux parlés** : un ton moins compassé à l'antenne, les journalistes viennent eux-mêmes présenter leurs papiers, la liberté d'expression vis-à-vis des hommes politiques, ce qui provoque moult protestations, des flash infos, la rapidité d'intervention et de diffusion, des radio-reportages dont certains sont des *scoops*, des **éditoriaux** (Georges Altschuller, Claude Terrien...), des magazines, etc. La station se donne une grande liberté dans le choix des musiques, elle diffuse ainsi abondamment Georges Brassens, y compris ses chansons « osées » repoussées par les radios traditionnelles. D'ailleurs, parmi les programmes qui contribuent à la notoriété d'*Europe n° 1* dès 1955, figure l'émission « La question » consacrée à la torture en Algérie, un sujet refusé par les stations et chaînes publiques.

13 Lire le chapitre 3, « Les Trente Glorieuses du microsillon (1945-1982) », de Ludovic Tournès, *Du phonographe au MP3. XIXe-XXIe siècle. Une histoire de la musique enregistrée*, Autrement, 2008, 162 p.

14 Chiffres de Olivier Wieviorka dir., *La France en chiffres de 1870 à nos jours*, Perrin, 2015, 667 p., p. 285.

15 D'où le titre de ses mémoires, M.Siegel, *Vingt ans ça suffit ! Dans les coulisses d'Europe n° 1*, Plon, 1975, 313 p.

La situation de l'émetteur en Sarre lui garantissant une certaine indépendance, la station de la rue François Ier traite des autres actualités tabous, **à l'instar de sa concurrente directe *Radio Luxembourg***, elle aussi périphérique, on le constate en 1956 lors de l'insurrection hongroise. Enfin *Europe n° 1* bâtit son succès sur des **émissions populaires**, à grande écoute, situées ostensiblement « dans l'air du temps » : dès la première année « Pour ceux qui aiment le jazz » et le « Café de l'Europe », en 1956 « Vous êtes formidables ! » (*sic*) de Pierre Bellemare et Jacques Antoine, ainsi que le feuilleton « Signé Furax », à partir du 19 octobre 1959 l'émission (17 h-18 h) « Salut les copains ! », qui reprend un titre de chanson de Gilbert Bécaud **16**, émission très vite culte, et la moins connue « Coupe des reporters ». « Vous êtes formidables ! » démontre le pouvoir de mobilisation de la radio, qui fait accourir les auditeurs, sur des appels lancés d'une voix sérieuse, presque sévère, par Pierre Bellemare (26 ans en 1955) **17**, sur des thèmes sociaux, les plus massifs succès étant Budapest 1956, la catastrophe minière de Marcinelle (près de Charleroi) et celle de Fréjus. Toutefois, comme l'écrit Christian Brochand **18** « Ceux qui connaissent la radio d'avant-guerre savent qu'Europe N° 1 ne crée rien de véritablement nouveau. Toutes les formules radiophoniques ont d'ailleurs été inventées avant 1940 et le style "Merlin" n'est rien d'autre qu'un mélange ». ***Radio-Luxembourg réagit d'ailleurs*** en créant un grand nombre d'émissions nouvelles, surtout en octobre 1956 « Dix millions d'auditeurs » **19**. **D'autre part, le service public de la radio n'est ni nul ni traditionnel dans les années 50**, notamment sous l'impulsion de Roland Dhordain (1924-2010), directeur de *Paris Inter* à partir de 1950 et un des pères de la radio moderne. Il n'en demeure pas moins qu'*Europe 1* (son nouveau nom) verra grimper son audience dans les années 60 et que cette radio est le terreau dans lequel nombre de belles carrières ont débuté. Celle de Pierre Bellemare durera encore longtemps...

L'« étrange lucarne » **20 de la télévision** fait donc son apparition et se développe : 1 % des ménages français ont la télévision en 1954, 39,3 % l'auront en 1964. C'est une véritable épopée de la télévision, avec sa chaîne unique, en 819 lignes,

16 François Silly, 1927-2001.

¹⁷ 1929-2018.

18 Christian Brochand, *Histoire générale de la radio et de la télévision en France*, thèse, La Documentation française, 1994, 2 vol., tome II, 1944-1974, 690 p., p. 361. Autre livre intéressant : Luc Bernard, *Europe 1, la grande histoire dans une grande radio*, Éditions Le Centurion, 1990, 756 p. Plus bref : P.Laforêt, *La prodigieuse aventure d'Europe 1*, Pierre Horay, 1960, 177 p.

19 D.Maréchal, *Radio-Luxembourg, 1933-1993. Un média au cœur de l'Europe*, Presses universitaires de Nancy, 1994, 266 p. ; D.Maréchal, *RTL. Histoire d'une radio populaire. De Radio Luxembourg à RTL.fr*, Nouveau Monde, 2010, 583 p. ; D.Dominguez Muller, *Radio-Luxembourg. Histoire d'un média privé d'envergure européenne*, L'Harmattan, 2007, 263 p.

20 Cf. É.Cohen, *La télévision sur la scène du politique*, op. cit. ; *La télévision des Trente Glorieuses*, op. cit. Utile aussi : M.Sauvage & I.Veyrat-Masson, *Histoire de la télévision française, de 1935 à nos jours*, Nouveau Monde, 2012, 430 p.

le standard de Henri de France (au lieu des 625 du reste de l'Europe) 21, ce qui donne une image tout à fait excellente. Il faut des **récepteurs** et il existe une soixantaine de fabricants français en 1959, dont certains sont de très petite taille, mais ils sont tous protégés par l'exclusivité française du 819 lignes et la modestie de la taille ne devient gênante qu'à partir du moment où faire des économies d'échelle est rendu évident et nécessaire, c'est-à-dire en 1955 quand le nombre de récepteurs de TV double en douze mois 22.

b) L'aventure du TNP et les « avant-gardes des avant-gardes »

Trois avant-gardes surgissent à l'évidence, le Théâtre national populaire (TNP), le cinéma et l'architecture.

□ L'aventure du TNP

Aventure culturelle mise au service d'un projet social, le Théâtre national populaire (TNP) de **Jean Vilar** 23 est un lieu d'engagement, à gauche, et de ferveur artistique passionnée. Aux deux créations de Jean Vilar, **le festival d'Avignon** 24, à partir de 1947, et surtout le **Théâtre national populaire**, qu'il dirige du 1er septembre 1951 jusqu'en 1963, sont très vite décernées les **appellations de « mission », de « théâtre civique » et de « théâtre citoyen »**. À partir du milieu des années 1950 cela va mieux : nouvelles résolutions en 1955, représentations à 20 heures, refus des retardataires et des pourboires aux ouvreuses, nouvelle convivialité, réelle identité populaire pour un théâtre sis en plein seizième arrondissement... Les représentations théâtrales, les concerts, les tournées nationales et internationales, le chiffre d'environ 500 000 spectateurs par saison et le sigle TNP inscrit au pochoir sur les affiches et programmes font partie du paysage parisien, tout comme les deux clés du festival d'Avignon résument la cité papale. Tout cela et le rythme de l'aventure sont autant de facteurs qui

21 1911-1986. Par ailleurs inventeur du procédé Secam. À ne pas confondre avec le comte de Paris !

22 Parmi les firmes les plus durables, Schneider, Grandin, Ribet-Desjardins, Pizon Bros...

23 1912-1971. Bases : C.Roy, *Jean Vilar*, Calmann-Lévy, 1987, 330 p. ; J.Vilar, *Jean Vilar par lui-même*, Avignon, Maison Jean Vilar, 1991, réédition, 2003, 355 p. ; la thèse d'Emmanuelle Loyer, *Le théâtre citoyen de Jean Vilar. Une utopie d'après-guerre*, PUF, 1997, 253 p., son article « Le Théâtre national populaire au temps de Jean Vilar (1951-1963) », *Vingtième Siècle. Revue d'Histoire*, janv.-mars 1998, pp. 89-103 ; J.Lorcey, *Notre Jean Vilar*, Séguier, 2001, 374 p. ; la thèse de Pascale Goetschel, *Renouveau et décentralisation du théâtre. 1945-1981*, PUF, 2004, 503 p. ; la thèse de Laurent Fleury, *Le TNP de Vilar. Une expérience de démocratisation de la culture*, Presses universitaires de Rennes, 2006, 278 p. ; J.-L.Fabiani, *L'Éducation populaire et le théâtre : le public d'Avignon en action*, Presses universitaires de Grenoble, 2008, 192 p. ; E.Ethis, J.-L.Fabiani & D.Malinas, *Avignon ou le public participant, une sociologie du spectateur réinventé*, L'Entretemps, 2008, 238 p. ; la Maison Jean Vilar d'Avignon.

24 Emmanuelle Loyer & Antoine De Baecque, *Histoire du Festival d'Avignon*, Gallimard, 2007, 607 p.

impressionnent André Malraux, le tout nouveau ministre des Affaires culturelles, prêt en 1959 à reconnaître officiellement dans le TNP la seule œuvre d'importance laissée en héritage par une Quatrième République minée, selon lui, par les hésitations et les démissions : en 1956, le TNP avait obtenu 62 millions de francs contre 405 pour la Comédie-Française **25** et le régime cherchait plutôt à décentraliser !

Les termes de mission, de contrat, qui martèlent tous les discours de Vilar dessinent en creux non seulement la **morale inflexible d'un homme de théâtre** dans le siècle, d'une sorte de commissaire de la République des Lettres, mais un véritable modèle politique hérité des Lumières. L'État a donné au TNP une mission, de cette mission découle la notion de contrat, un « contrat social », dont on pourrait presque déceler une véritable théorie implicite, bien que Vilar ne soit pas un théoricien.

Le **comédien du TNP** est le contraire d'un cabotin flamboyant, il n'existe qu'au sein d'une troupe dont l'homogénéité, non démentie pendant plusieurs saisons, est seule à même de créer une identité propre au théâtre et ressentie comme telle par le public. Vilar est extrêmement exigeant vis-à-vis des acteurs de la troupe, imposant un rythme de travail très intense, il reçoit les protestations et les revendications comme des crimes de lèse-majesté de la mission du TNP ! Au TNP, les visages de Christiane Minazzoli (1931-2014), Monique Chaumette (née en 1927), **Georges Wilson** (1921-2010), Daniel Sorano (1920-1962), Jean-Pierre Darras **26**, **Charles Denner** (1926-1995) et d'autres lui sont familiers et leur reconnaissance immédiate est décisive, aux yeux de Vilar, pour créer l'impression d'une communauté de pensée et l'unité d'un style subsumant la seule inspiration du metteur en scène. Et puis, contredisant mais aussi finalement réaffirmant cette profession de foi, il y a **Gérard Philipe**. Formidable atout pour le TNP, il chemine par la grâce de ce même théâtre, du statut de comédien célèbre à celui de véritable acteur populaire, transcendant l'enthousiasme du public. Acteur populaire au sens où **Gérard Philipe** est un « comédien-passeur », passeur du théâtre, mais aussi passeur de son époque. C'est en effet en tant que « héros de son temps » que Philipe draine les foules au TNP, il semble cristalliser en lui le **dynamisme du début des Trente Glorieuses**, la fougue, la **jeunesse**, la fureur de vivre, mais aussi les contradictions, les frustrations qui furent celles de sa génération et des années 50. Né en 1921 (**27**), victime d'une pleurésie en 1940 et échappant ainsi au STO (il subira une rechute en 1950), il obtient son premier rôle en 1943, tandis que son père est collaborateur, ce qui le contraindra à se réfugier en Espagne, d'où il se verra condamné

25 Respectivement 1 240 000 et 8 100 000 euros.

26 Jean-Pierre Dumontet, 1927-1999.

27 P.Cadars, *Gérard Philipe*, Henri Veyrier, 1984, réédition, Ramsay, 1990, 216 p. ; G.Bonal, *Gérard Philipe. Biographie*, Seuil, 1994, 336 p., réédition, 2009, 364 p. ; O.Barrot, *L'Ami posthume. Gérard Philipe. 1922-1959*, 2008, 212 p.

à mort par contumace à la Libération (il ne reviendra en France, amnistié, qu'en 1969). Gérard Philipe participe brièvement à la libération de Paris par la Résistance, devient un **compagnon de route du parti communiste**, s'engage totalement dans le Mouvement de la Paix, se marie en 1951 avec Nicole Fourcade **28**, qui prend le nom d'Anne Philipe. Il mourra le 25 novembre 1959 d'un cancer et sera enterré à Ramatuelle dans le costume du Cid. Gérard Philipe est tour à tour l'impétueux **Rodrigue** du *Cid* (1951-1952), le somnambulique **Prince de Hombourg** (1951-1953), un **Ruy Blas** (1954) pourfendeur des justes causes et un **Lorenzaccio** (1952-1953) douloureusement décadent mais aussi l'Octave batifoleur de Musset, et combien d'autres figures universelles de la complexité humaine.

□ La modernité cinématographique

La Nouvelle Vague est plus tardive qu'on ne le croit généralement et la modernité cinématographique des vraies années 50 ce sont plutôt Tati, Varda, les cinémas d'Art et d'Essai, les ciné-clubs et la Cinémathèque. En fait c'est tout le cinéma français et l'industrie cinématographique qui vont « vers de nouveaux rivages », titre de chapitre de Raymond Chirat dans *La IVe République et ses films* **29**. *Jour de fête* (1949) révèle par son procédé de colorisation la différence entre le Noir & Blanc et la Couleur, et combien il montre une France encore largement rurale. L'autre grand film de Tati, *Les Vacances de Monsieur Hulot*, de 1953, correspond à un monde ancien, désuet et bon enfant, sauf que la stratification sociale et la reproduction des codes sociaux de la ville y sont nettement visibles. L'année 1958 est celle du début de la « nouvelle vague » cinématographique mais aussi celle de la sortie de *Mon Oncle* de Jacques Tati, qui y oppose la modernité « gadget » des Arpel et la fable traditionaliste dans lesquels vit l'oncle.

Jacques Tatischeff, né en 1908, avait d'abord été mime et ses numéros d'imitation (le pêcheur, le tennisman, le boxeur, le cavalier, etc.) lui avaient valu un grand succès. Il joue dans des courts métrages des années 30, en scénarise d'autres, après la guerre il est acteur dans deux films de Claude Autant-Lara, *Sylvie et le fantôme* (1946) et *Le Diable au corps* (1947). Tati tourne *L'École des facteurs* en 1946, d'où il tire pendant l'été caniculaire de 1947, en l'amplifiant, *Jour de fête, dont le succès* (dans le seul noir et blanc !) lui permet de réaliser ensuite, à Saint-Marc-sur-Mer près de Saint-

28 Née Anne Navaux, 1917-1990.

29 Raymond Chirat, *La IVe République et ses films*, Hatier, 1985, 175 p., à compléter par *D'un cinéma à l'autre. Notes sur le cinéma français des années cinquante*, Éditions du Centre Pompidou, 1988, 128 p., par J.-Ch.Sabria, *Cinéma français. Les années 50. Les longs métrages réalisés de 1950 à 1959*, Éditions du Centre Pompidou, 1988, 512 p. Encyclopédie sous forme de fiches, très belle iconographie. Aussi, antérieur et plus large : J.-Ch.Sabria & J.P.Busca dir., *L'index du film français*, Denis Jacob, 1985, 923 p.

Nazaire, *Les Vacances de Monsieur Hulot* en 1953. Il retrouve ainsi le Sainte-Sévère du temps de la guerre, qu'il rebaptise Follainville dans le film de 1949. Tati regretta toujours de ne pas pouvoir présenter *Jour de fête* en couleur. Il avait pris soin lors du tournage de faire peindre les portes des maisons en gris et d'habiller les villageois de couleurs sombres : il comptait ainsi mettre en évidence l'arrivée des forains, qui apportaient gaité et couleur dans le village. Le succès des *Vacances de Monsieur Hulot*, cette fois-ci international, permet à Tati de tourner *Mon oncle* en 1958 à Saint-Maur-des-Fossés, dans des conditions financières assez confortables, malgré un grave accident de voiture trois ans plus tôt. Cinéaste de la liberté artistique et du gag burlesque, Tati est le poète du son et de l'image, il parodie la société contemporaine, il est le narrateur du regard et l'artisan qui retouche sans cesse son œuvre et réemploie dans ses longs métrages des années 50 les gags de la fin des années 40 (30).

En 1954, donc l'année d'après *Les Vacances*, Agnès Varda (1928-2019), la photographe attirée du TNP, tourne *La Pointe courte*, son premier film, réalisé avec un tout petit budget, en dehors du système de production classique, ce qui lui vaut d'être boycotté par les distributeurs. Avec l'équipe des *Cahiers du cinéma* — l'année 1954 a débuté avec un numéro des *Cahiers* qui publie l'article-manifeste de François Truffaut — Agnès Varda vise à dégager la notion d'« auteur de film ». Cette contestation du cinéma occidental traditionnel signifie que des artistes seraient capables de prouver qu'ils peuvent s'exprimer cinématographiquement en dépit des contraintes de l'industrie et du commerce et elle est techniquement appuyée sur l'utilisation d'une caméra légère pourvue d'un son synchrone avec l'image. Cette direction est bientôt suivie par le cinéaste ethnologue Jean Rouch (1917-2004) qui réalise *Les Fils de l'eau* en 1955, *Les maîtres fous* en 1957 et *Moi, un noir* en 1958 (31).

En même temps qu'il y a crise de la fréquentation des cinémas, avec un recul du nombre des entrées dans les salles, qui est approximativement d'un cinquième entre 1947 et 1961, la baisse commençant avant la généralisation de la télévision, le nombre des cinémas d'Art et d'Essai augmente, tout en restant modeste. Il y a, à Paris, cinq cinémas d'Art et d'Essai en 1955, quand est créée une Association française des Cinémas d'Art et d'Essai (AFCAE), 11 en 1956, 14 en 1957, 19 en 1958 (32). Beaucoup plus vaste est le mouvement de création des « ciné-clubs », mot imaginé par Louis Delluc (1890-1924) en 1920 et associations relayant les clubs de cinéma de l'entre-deux-guerres, Vieux Colombier, Studio des Ursulines, Studio 28... Les ciné-clubs, en

30 Michel Chion, *Jacques Tati*, Petite bibliothèque des Cahiers du Cinéma, 1987, réédition, 2009, 144 p. ; J.-P. Guérand, *Jacques Tati*, Gallimard, 2007, 411 p. ; J. Kermabon, *Les Vacances de M. Hulot de Jacques Tati*, Yellow Now, 2009, 132 p. ; Francesca Boschetti, *Jacques Tati*, en italien, L'Epos, 2012, 221 p.

31 G. Vincent, *Les Français. 1945-1975. Chronologie et structures d'une société*, Masson, 1977, 383 p., p. 78.

32 *Ibid.*, p. 83.

adaptant la programmation, en organisant la projection du film, en animant une discussion après la projection, réussissent à dynamiser culturellement des quartiers, des villes et à gagner de nouvelles couches sociales ou intellectuelles au cinéma. Moyen de faire découvrir le cinéma à la jeunesse, instrument de formation du public, le ciné-club est pédagogie. Un idéal démocratique est servi par des bénévoles, un dynamisme national est encadré par la **Fédération française des cinés-clubs (FFCC)**, fondée dix ans avant l'AFCAE. Il est régional grâce à des **autobus dédiés** et à une circulation des projecteurs, des écrans et des bobines, ce qui permet d'organiser des séances de cinéma en pleine zone rurale et en montagne. Les cinés-clubs innervent toute **une contre-culture** « qui possède ses rites, ses temples et ses grands prêtres » **33**, Truffaut, Godard, Rivette et Rohmer, avec un prurit d'érudition. Mais les ciné-clubs vont s'effacer, à la charnière entre les deux décennies, au profit des salles d'art et d'essai.

Les cinéphiles se forment à la **Cinémathèque**, dirigée par Henri Langlois (1914-1977) et réfléchissent grâce aux *Cahiers du Cinéma*, nés en avril 1951, animés par Joseph-Marie Lo Duca (1910-2004), puis Éric Rohmer (1920-2010) **34**, Jacques Doniol-Valcroze (1920-1989) et André Bazin (1918-1958), et dans lesquels **François Truffaut 35** publie, à 22 ans, son long brûlot, « Une certaine tendance du cinéma français », en janvier 1954 (**36**). Dans ces *Cahiers* à couverture jaune, fiévreusement attendus par les cinéphiles d'avant-garde, les articles de Rohmer, Chabrol, Godard, Jacques Rivette (1928-2016) et Alexandre Astruc (1923-2016) font date. Ils attaquent la qualité standard du cinéma français des années 50, la fameuse « qualité française », avec comme réalisateurs Clouzot, Autant-Lara, Becker, René Clair, etc., et comme auteurs de dialogues Henri Jeanson (1900-1970), Michel Audiard (1920-1985), etc. Les **critiques** sont souvent assassines et certains **comptes rendus** paraissent maintenant, six décennies plus tard, stupéfiants, d'autant plus qu'au milieu des années 50 il y a déjà des francs-tireurs avec Alexandre Astruc, Jean-Pierre Melville, Alain Resnais (*Nuit et Brouillard*, 1956, *Hiroshima, mon amour*, 1958, *L'année dernière à Marienbad*, 1961) et Georges Franju (1912-1987). À la fin des années 50 les critiques et les animateurs des *Cahiers du Cinéma* commencent à devenir auteurs. Il s'agit de **Louis Malle** (*Ascenseur pour l'échafaud*, 1957), **Claude Chabrol** (*Le Beau Serge*, 1959), François Truffaut, **Jean-Luc Godard** (*À bout de souffle*, 1960) et **Roger Vadim** (*Et Dieu... créa la Femme*, 1956,

33 P.Goetschel & E.Loyer, *Histoire culturelle et intellectuelle de la France au XXe siècle*, Armand Colin, coll. « Cursus », 1994, 187 p., réédition, 2005, 2011, 288 p., 2014, 292 p., p. 120, pour ce passage aussi.

34 Pseudonyme de Maurice Schérer.

35 1932-1984. Truffaut est présenté longuement dans A. De Baecque, *La Cinéphilie. Invention d'un regard, histoire d'une culture. 1944-1968*, Fayard, 2003, 406 p., *passim*.

36 Cité dans *Vive le cinéma français !*, tome II de l'anthologie des *Cahiers du Cinéma*, Cahiers du Cinéma, 2001, 251 p., pp. 17-35. Sur les cinéphiles des années 50, l'ouvrage collectif *Cinéphilies plurielles dans la France des années 1940-1950. Sortir, lire, rêver, collectionner*, L'Harmattan, 2019, 220 p.

Les Liaisons dangereuses, 1959), qui cherchent d'abord la liberté, l'ambiguïté, l'ellipse, le plan-séquence, etc. ³⁷ Ils ont trouvé aussi de nouveaux acteurs ou plutôt une **nouvelle forme de présence à l'écran**, celle de **Brigitte Bardot** dans *Manina, la fille sans voiles* (Willy Rozier, 1952), dans *Et Dieu... créa la Femme*, dans *En cas de malheur* et dans *Babette s'en va-t-en guerre*. Comment ? la personnalité, le corps, mythique, les scènes « osées » et un érotisme tranquille reléguant Louis-Charles Royer, ainsi que les revues *Curiosa* et *Erotica* au magasin et au manteau des antiquités, la joie de **la femme-enfant**, la revendication et l'obtention de la liberté, y compris celle de la diction... La Nouvelle Vague prône un film personnel, subjectif, libre des studios, moins coûteux, proche de la réalité, réalisé avec la « caméra-stylo », terme inventé par Alexandre Astruc (1923-2016) en 1948. C'est dans le cinéma la révolution de **la fameuse Nouvelle Vague**, mais attention *Les 400 Coups* sont seulement de 1959, *À bout de souffle* de 1960. En marge du Festival de Cannes 1959, les jeunes cinéastes, phénomène de génération, choisissent de se réunir en colloque à La Napoule, l'ancienne Néapolis grecque, un nouveau cinéma dans une nouvelle ville ! Surtout le « nouvelle vague », qui a failli être littéraire avec Françoise Sagan, existe-t-elle vraiment, en tant qu'« école », dans le domaine cinématographique, eu égard à la variété des cinéastes et des films ainsi étiquetés, au caractère finalement traditionnel des films réalisés par les anciens féroces critiques des *Cahiers du Cinéma* : l'opposition avec la « vieille vague » n'est-elle pas artificielle ? **Le terme de « nouvelle vague » a été inventé par Françoise Giroud dans L'Express, n° 328 de 1957**, en publiant une vaste enquête de l'IFOP sur les huit millions de Français qui ont entre 18 et 30 ans. Il change donc ici de sens, certes, mais en conservant son interpellation sur la classe d'âge ! Les « quatre mousquetaires » (Truffaut, Chabrol, Godard et Rivette) sont jeunes et incarnent un phénomène de génération, lié aux débuts des Trente Glorieuses. Ils tissent un réseau de liens solides, mais appartiennent à différents cercles amicaux ; ils rejettent violemment leurs contemporains Henri Verneuil et Yves Robert. Ils ressentent l'influence du cinéma américain, tout libre et léger, en réaction à la « qualité française » ³⁸. Ils récusent tous la notion d'école (« Il n'y a pas d'école dans le cinéma d'aujourd'hui », dit Chabrol) et, pour la plupart, l'appellation de Nouvelle Vague même, un « remous publicitaire » pour Georges Franju (1912-1987). **René Clair fait remarquer que les méthodes employées sont celles du néoréalisme italien**, antérieures de « quinze ans » ajoute-t-il : *Ossessione*, de Visconti, est de 1942, *Le Voleur de bicyclette*, de Vittorio de Sica, de 1948. Beaucoup plus tard, Jacques Siclier, journaliste aux *Cahiers*

³⁷ G.Vincent, *Les Français. 1945-1975. Chronologie et structures d'une société*, Masson, 1977, 383 p., pp. 59, 78 et 106 ; P.Avril et G.Vincent, *La IVe République. Histoire et société*, MA Éditions, 1988, 203 p., pp. 41-42.

³⁸ C.Capdenat, « Les enfants terribles de la Nouvelle Vague », *Vingtième Siècle. Revue d'Histoire*, avril-juin 1989, pp. 45-51. Parmi une production historiographique abondante : J.Douchet, *Nouvelle Vague*, Cinémathèque française/Hazan, 1998, 358 p., réédition, 2004, 358 p.

du *Cinéma* puis au *Monde*, verra dans *Le Silence de la mer* de Jean-Pierre Melville (1949) un film précurseur. Truffaut (1932-1984) met sur pied dès 1957, à l'occasion de la préparation des *Mistons*, une entreprise de production de taille réduite mais autosuffisante, « Les Films du Carrosse » (en hommage à Jean Renoir et à son *Carrosse d'or*) qui, durant une trentaine d'années, va financer ou cofinancer tous ses projets personnels, sans exception, ainsi que quelques expériences de cinéastes proches **39**.

□ La modernité architecturale

Un coup d'épaule a été donné à la Libération par le **MRU (ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme)** aux cabinets d'architectes qui élaborent rapidement de véritables plans de reconstruction, mais cette œuvre ne résout qu'à long terme la crise du logement **40**. Pour les années 50 proprement dites, on peut dire que la Reconstruction est vraiment pensée, avec une nette modernité intellectuelle : elle n'est pas seulement une reconstruction matérielle, une sortie du chaos, c'est une « aventure » intellectuelle et artistique dont les enjeux sont clairement pesés **41**. C'est très net à **Royan 42**, où la ville est (ré)inventée par une véritable « école de Royan » qui est un « écho du Brésil » et travaille à un « **style Spirou (cf. ND de Royan-8)** », comme l'on dit vite. L'urbanisme et l'architecture y sont très différents de ceux du **Havre**, avec un front de mer, de nombreux bâtiments publics et de multiples villas. Au total, à Royan s'incarne la modernité des années 50, grâce à ses architectes qui lèguent à Royan une architecture solaire, avec jeux de lumières, décrochements, galeries, claustras, escaliers extérieurs, portiques d'accès au front de mer... Les architectes construisent à Royan les églises Notre-Dame et du Parc, le temple protestant, le front de mer, la gare routière, le stade, le casino (détruit en 1985, comme le portique du front de mer)... **Notre-Dame de Royan** est le seul édifice entièrement en béton de la ville, mais le sable de la Gironde, trop salé, est malheureusement utilisé et l'édifice, sans doute construit trop rapidement et d'ailleurs inachevé, souffrira beaucoup au fil des décennies, comme l'église Notre-

39 Antoine De Baecque, « La construction d'une indépendance : François Truffaut et les Films du Carrosse », dans P.-J. Benghozi & Chr. Delage dir., *Une histoire économique du cinéma français (1895-1995). Regards franco-américains*, L'Harmattan, 1997, 364 p., pp. 211-227.

40 Une « somme », critique, B. Vayssière, *Reconstruction. Déconstruction. Le hard french ou l'architecture française des trente glorieuses*, Picard, 1988, 328 p. Pour Paris, il faut tenir compte de C. Sandrini, *Paris, politique urbaine et mémoire collective. La monumentalisation de l'image parisienne depuis l'Occupation*, L'Harmattan, 2014, 385 p.

41 Le terme d'« aventure » se retrouve dans de nombreux ouvrages, le plus récent étant celui d'Yvan Delemontey, *Reconstruire la France : l'aventure du béton assemblé, 1940-1955*, La Villette, 2015, 398 p. De surcroît le livre développe l'exemple d'Orléans (p. 161 & suiv.)

42 Gilles Ragot dir., *L'invention d'une ville. Royan années 50*, Centre des monuments nationaux/Éditions du Patrimoine, 2003, 306 p. et Antoine-Marie Préaut, *Royan 1950. Guide architectural*, Bonne Anse, 2006, 266 p., réédition, 2012, 279 p.

Dame du Raincy d'ailleurs **43**. De même le front de mer et les avenues à l'arrière du front de mer pâtiront beaucoup des « extensions » commerciales et de la circulation automobile.

De quoi est constituée la modernité architecturale des années 50 ? Elle est faite de la modernité des programmes et des techniques, elle est à la fois « une culture technique appliquée à l'architecture » et une « synthèse des arts » **44**. La taille des chantiers a augmenté par rapport à l'avant-guerre, émergent puis se généralisent les méthodes de préfabrication, préfabrication qui permet de construire vite les villages du SHAPE à Saint-Germain-en-Laye (Félix Dumail et Jean Dubuisson) et à Fontainebleau. Le « **SHAPE village de Fontainebleau**, édifié par Marcel Lods (1891-1978) et Maurice Cammas en moins d'un an (1951-1952) en utilisant le procédé de préfabrication breveté par l'ingénieur Raymond Camus, fait 280 logements, répartis en quatre barres (baptisées « Grande-Bretagne », « États-Unis », « Belgique » et « Canada ») : confort, appartements traversants, largement ouverts sur la forêt et le lycée, qui s'internationalise et devient une cité scolaire, etc. **45**

Tout cela engendre une transformation progressive des conditions dans lesquelles les projets sont élaborés, avec exacerbation petit à petit de la concurrence entre les architectes et les urbanistes, très liés **46**, d'une part, et les ingénieurs de l'autre. Il y a chez les architectes français **relève des générations**, de grands architectes achèvent ou commencent leur carrière : Émile Aillaud (1902-1988), Marcel Breuer (1902-1981), Pierre Dufau (1908-1985), Marcel Lods (1891-1978), Michel Roux-Spitz (1888-1957), Albert Laprade (1883-1978), Pierre Patout (1879-1965), Le Corbusier (1887-1965) bien sûr, Maurice Novarina (1907-2002), Jean Prouvé (1901-1984), et tant d'autres. Une véritable « esthétique de la technique » s'observe, mais également les problèmes posés par le logement de masse, avec des entassements de logements comme les 20 000 de la Pierre Collinet à Meaux, à proximité du bucolique canal de l'Ourcq. Deux barres du **Haut-du-Lièvre près de Nancy** (Bernard Zherfuss, 1911-1996, architecte) font 300 et 400 mètres de longueur ! Le **CNIT (Centre national des Industries et des Techniques)** est édifié entre 1955 et 1958 : c'est une immense voûte en béton, reposant sur trois points d'appui, reliés souterrainement par des câbles d'acier qui les empêchent de s'écarter les uns des autres. Le « **gratte-ciel d'habitation n°1** » de la **rue**

43 Restauration XXI^e siècle pour Royan, fin XX^e siècle pour Le Raincy.

44 Gérard Monnier, *Histoire critique de l'architecture en France. 1918-1950*, Philippe Sers, 1990, 483 p., chapitre V, « Nouveaux aspects de la modernité autour de 1950 ».

45 Le village, appelé Village de la Faisanderie après 1966, a été réhabilité en 2013-2015. Biblio. : Pieter Uyttenhove, *Marcel Lods. Action, architecture, histoire*, Verdier, 2009, 490 p., *passim* et Y. Delemontey, *Reconstruire la France : l'aventure du béton assemblé, 1940-1955*, La Villette, 2015, 398 p., pp. 254 et suiv.

46 Ce que Marcel Lods théorise un peu dans *Le métier d'architecte. Entretiens avec Hervé Le Boterf*, France-Empire, 1976, 213 p., p. 15. Sur Lods, lire l'ouvrage de Pieter Uyttenhove.

Croulebarbe (Paris, 13e), construit de 1958 à 1960 par Édouard Albert (1910-1968), Roger Boileau et Jacques Henri-Labourdette (1915-2003), haut de 22 étages et 67 mètres, est destiné à être relié à d'autres par une gigantesque passerelle. Cette « tour » avant la lettre, qui précède celles de La Défense, restera longtemps seule en région parisienne. Le « village en barre » de Jean Dubuisson (1914-2001), le long des voies de la nouvelle gare Montparnasse, commence à être construit en 1960 et sera bientôt une star des films de la Nouvelle Vague.

Le grand nom de la modernité architecturale des années 50 est évidemment celui de Le Corbusier, pseudonyme d'un architecte qui s'installe dans la notoriété — certains disent la notabilité — précisément en 1945. Charles-Édouard Jeanneret (1887-1965) est né dans le Jura suisse, à La Chaux-de-Fonds. **Cité radieuse de Marseille**. Il est à peu près contemporain de Pablo Picasso (1881-1973) et Walter Gropius (1883-1969) et s'est installé à Paris en 1917. Il a subi l'influence des constructivistes russes des années 20, Naoum Gabo **47** et Vladimir Tatline **48**, il a construit dans l'entre-deux-guerres quelques prototypes, il a fréquenté la galaxie d'extrême droite et publié plusieurs ouvrages théoriques, mais connu **une traversée du désert depuis le 6 février 1934, auquel il a participé**. Le Corbusier ne prend pas sa place dans les équipes qui travaillent pour l'État français, qui le repousse dit l'historien Gérard Monnier **49**, mais beaucoup d'historiens soulignent qu'il assiège le gouvernement et passe dix-huit mois à Vichy en 1941-1942. En tout cas il publie la *Charte d'Athènes*, son plus important ouvrage théorique, en 1943 ; certains historiens de l'art et historiens tout court la lisent comme une œuvre carrément fascisante, d'autres ont une lecture plus bienveillante. *Les trois établissements humains* paraissent en 1945, alors que Le Corbusier vient de franchir sans dommages la Libération, qui ne suscite en lui aucun enthousiasme. *Les trois établissements humains* ont une influence considérable et immédiate, ils posent les problèmes de la cité moderne et alignent les solutions : structures en béton ou en métal, immeubles sur pilotis, planchers portants (les « plans libres »), murs rideaux pour fermer les bâtiments, toits-terrasses... Suivent *Le Modulor* (1954) et *L'Art décoratif d'aujourd'hui* (1959). **Le Corbusier devient une figure tutélaire de la reconstruction**, travaille à nouveau beaucoup en France dans les années 50, c'est pour lui le temps des commandes publiques, de l'assagissement, du blanchiment et de la consécration, avec conception d'un véritable « service public de l'habitat ». Il dirige la construction (1945-

47 Naoum Abramovitch Pevzner, 1890-1977.

48 1885-1953.

49 G.Monnier (1935-2017), *Le Corbusier*, La Manufacture, 1992, 216 p., et *Le Corbusier. Les unités d'habitation en France*, Belin-Herscher, 2002, 240 p. ; M.Perelman, *Le Corbusier. Une froide vision du monde*, Éditions de la Passion, 1986, réédition, Michalon, 2015, 255 p. ; F.Chaslin, *Un Corbusier*, Seuil, 2015, 528 p. ; X. de Jarcy, *Le Corbusier, un fascisme français*, Albin Michel, 2015, 287 p. (très informé et réfléchi) ; Collectif, *Le Corbusier, 1930-2020. Polémiques, mémoire et histoire*, Tallandier, 2020, 384 p. Un passage de livre de « confrère » : Jacques Henri-Labourdette, *Jacques Henri-Labourdette. Une vie, une œuvre*, Giletta, 2002, 158 p., pp. 98-103.

1952), selon ses idées, de l'**Unité d'Habitation de Marseille, boulevard Michelet, baptisée la « Cité radieuse »** et dans l'édification de laquelle Le Corbusier est soutenu constamment et vigoureusement par Claudius-Petit. L'Unité d'Habitation-« Cité radieuse » de Marseille sert de modèle aux trois suivantes : Rezé (Loire-Atlantique, près de Nantes, 1954-1955), Briey-en-Forêt (Meurthe-et-Moselle, 1959-1961) et Firminy (Loire). Viennent entre-temps la **chapelle de Ronchamp**, le **monastère de La Tourette** (1953), pour lequel Le Corbusier s'inspire d'une chartreuse toscane du XVe siècle, archétype pour lui de la cité moderne, et il utilise dans tout l'édifice comme ailleurs son étalon, le « modulator », réincarnation de l'homme vitruvien. Vision grandiose de l'architecture et de l'urbanisme, constructions qui déroutent par leur taille et la richesse de vie proposée aux années 50, discours qui dérange par son ampleur ou sa phraséologie, mais Le Corbusier a une vie personnelle très simple, voire ascétique, comme le Catalan Antoni Gaudí (1852-1926). Il est extrêmement controversé, avec un feu d'artifice de jugements à l'emporte-pièce lors de chacune des grandes expositions qui lui sont consacrées, tous les dix ans, comme en 2015.

Roland Castro (né en 1940) : « Le Corbusier est un mauvais urbaniste, un urbaniste qui ne comprend rien à la ville » ; aux antipodes, Paul Chemetov : « Le Corbusier est l'un des grands architectes du XXe siècle, pour s'en rendre compte il suffit de découvrir ses maisons » !

Les **frères Perret 50** terminent leurs carrières et leur entreprise. Auguste (1874-1954), Gustave (1956-1952) et Claude (1880-1962), nés à Bruxelles d'un Communard exilé, avaient à la mort de leur père, en 1905, fondé une structure qui est à la fois une agence d'architecture et une entreprise de bâtiment, « Perret frères », spécialisée dans le béton armé. Dans les années 40 et 50 Auguste est toujours le théoricien d'un nouveau classicisme, qui porte une grande attention à la texture urbaine. En 1954, à sa mort, il est au faite de la reconnaissance officielle. Son assistant **Fernand Pouillon 51**, né en 1912, s'est largement et explicitement inspiré de l'art cistercien, en particulier par l'abbaye du Thoronet (Var), qui influence clairement son roman *Les Pierres sauvages*. Sa grande idée est de privilégier la beauté, la simplicité et l'économie, mais **en ne sacrifiant pas le cadre de vie et les matériaux de construction des pauvres**, d'où son célèbre plaidoyer *pro domo* :

« Il suffit de parcourir la périphérie de capitales, les villes de province, pour

50 Collectif, *L'Encyclopédie Perret*, Éditions du Patrimoine/Le Moniteur, 2002, 445 p. ; Exposition de 2014 de la Cité de l'Architecture et du Patrimoine et de l'Institut français d'architecture au Conseil économique et social, ancien Musée des Travaux publics.

51 D.Voldman, *Fernand Pouillon, architecte*, Payot, 2006, 362 p. ; B.F.Dubor, *Fernand Pouillon*, Electa Moniteur, 1986, 189 p. ; G.Monnier, compte rendu du colloque Fernand Pouillon dans *Vingtième Siècle. Revue d'Histoire*, octobre-décembre 1996, pp. 128-130 ; F.Pouillon, *Mémoires d'un architecte*, Seuil, 1968, 481 p., réédition, Livre de Poche, 1973, 624 p. (mais Pouillon n'a laissé que peu d'archives) ; Collectif, *L'Encyclopédie Perret*, Éditions du Patrimoine/Le Moniteur, 2002, 445 p., pp. 299-300.

constater la laideur des façades sur des kilomètres. Les maisons des prolétaires, les écoles, les gares, les bureaux de poste, les hôpitaux ou les cliniques sont pour la plupart défavorisés, affreux, livides. [...] Je devais entreprendre ma révolution en solitaire, et attaquer. Je laisserai à mes maisons le soin de défendre mes théories. Je les voulais belles, nombreuses, meilleur marché que les moins chères. [...] Qu'y avait-il de fou dans ces projets ? En apparence, rien. En réalité, tout. » 52

Que fait-il ? À Marseille l'Usine Nestlé (1948) et la reconstruction du quartier du Vieux Port (1949-1953), à laquelle il avait déjà réfléchi avant la guerre et avec de gros efforts pour résister au « néo-provençal ». À Aix-en Provence il construit les facultés des Lettres et de Droit (1952) et la Cité Universitaire (1955). Il édifie des villas et des logements populaires (qui lui valent la Légion d'honneur), à Aix, à Alger et ailleurs. D'importants chantiers de logements sociaux lui sont confiés en 1953 par le nouveau maire libéral d'Alger, Jacques Chevallier (1911-1971) 53. Il construit à partir de 1954 pour l'État iranien de nombreux édifices publics, il opère la reconstruction du vieux port de Bastia, mais subit l'échec de son projet de logements à Ajaccio, il édifie la cité Victor Hugo de Pantin, le grand ensemble de Meudon-la-Forêt (1955-1962) et l'aérogare de Marignane (1955-1962 également). Il voit grand et monte le C.N.L. (Comptoir national du Logement), projet mégalomane destiné à produire 30 % de la construction de logements à Paris et en Île-de-France ; dans l'immédiat il s'agit d'édifier les grands ensembles du Point-du-Jour (1955-1962 aussi) et de Meudon-la-Forêt, « la cité heureuse, l'un des rares grands ensembles où la vie soit encore gaie, où les humbles sont traités en rois. » 54 Tout cela est trop grand, trop médiatisé (dans l'inévitable *Paris Match* par exemple) et trop rapide sans doute et en 1961 éclate le scandale financier du CNL : Pouillon est incarcéré à Fresnes le 5 mars et il est condamné en 1964 à trois ans de prison. Le scandale financier, bien réel, ne peut faire oublier, par amalgame 55, que Fernand Pouillon a été un grand architecte, visionnaire.

Grande est l'importance des villas construites par les architectes des années 50 et étudiées par Raphaëlle Saint-Pierre 56. D'importance sont également certaines stations de ski, comme Courchevel, première station française bâtie en site vierge 57. C'est après avoir parcouru le futur domaine des Trois Vallées skis aux pieds que Laurent

52 F.Pouillon, *Mémoires d'un architecte*, op. cit., pp. 34-35.

53 Une biographie récente : A.Herbeth, *Jacques Chevallier. Les fidélités successives du dernier maire d'Alger*, L'Harmattan, 2018, 204 p.

54 *Histoire générale des Églises de France*, Robert Laffont, 1966, 490 p., p. 437.

55 Je pense surtout à Y.Denoël & J.Garrigues dir., *Histoire secrète de la corruption sous la Ve République*, Nouveau Monde éditions, 2014, 623 p., pp. 80-83, J.Garrigues, *Les scandales de la République. De Panama à Elf*, Robert Laffont, 2004, 492 p., réédition avec le titre ... à l'affaire Cahuzac, Nouveau Monde éditions, 2013, 639 p., pp. 239-249.

56 *Villas 50 en France*, Norma éditions, 2005, 224 p.

57 Cf. Gildas Leprêtre, *L'épopée de Courchevel. 1946-2016. 70 années d'histoire racontée par ceux qui l'ont vécue*, La Fontaine de Siloé, 1996, 251 p.

Chappis dessine en avril 1946 un plan d'urbanisme qui va demeurer une référence. Les constructions doivent s'inscrire dans le site sans le perturber, en ne dépassant pas le niveau des arbres. On remarque le chalet de Frédéric et Irène Joliot-Curie, l'église (Denys Pradelle et Jean Prouvé), le quartier des petits chalets, les « mazots »...

□ D'autres avant-gardes culturelles ?

En matière d'architecture religieuse, si l'église Notre-Dame-de-France (1948-1953, à Tunis), de Jean Le Couteur, ressemble encore étonnamment à l'église Notre-Dame de la Consolation au Raincy, la **revue bimensuelle *L'Art sacré*** du père dominicain Couturier (1897-1954), auteur de la formule utilisée à l'instant **58** et les **commissions diocésaines d' « art sacré »** (comme celle de **Besançon**, très dynamique **59**) font bouger les lignes, aidés par le renouveau dans les années 50, avec Max Ingrand **60** et d'autres artistes que nous citerons, du vitrail, un art ressuscité au XIXe siècle avec l'aide de la Grande-Bretagne. Fondée en 1935, la revue *L'Art sacré* avait comme ambitions d'ouvrir le clergé et le public à l'art contemporain et de nouer des liens avec le monde des artistes, deux ans plus tard les dominicains Marie Alain Couturier et Pie-Raymond Régamey (1900-1996)

Notre-Dame-de-Toute-Grâce du plateau d'Assy est la troisième église de style régional construite par **Maurice Novarina** (1907-2002). Elle est commencée en 1937 à la demande du chanoine Jean Devémy (1896-1981), aumônier du sanatorium de Sancellemoz et qui sera enterré dans le porche de l'église. C'est, sur un plan très simple (une nef de quatre travées, deux bas-côtés, un chœur et un déambulatoire, une crypte) un sanctuaire de montagne, influencé par l'art roman sans être néo-roman, mêlant calcaire, granite, grès, épicéa et chêne, charpenté pour supporter de lourdes charges de neige, comme l'indique l'énorme toiture en bâtière qui recouvre tout l'édifice et s'intègre parfaitement dans le paysage dominé par la chaîne des Fiz. La « révolution d'Assy » commence dès avant la guerre lorsque le chanoine Devémy, entrant en relation avec le **père dominicain Marie Alain Couturier**, sollicite le **concours d'artistes renommés, mais hétéroclites et pas forcément croyants**. L'aventure commence avec Constant Demaison (1911-1999, les prophètes, évangélistes et docteurs de la charpente), Georges Rouault (1871-1958, vitrail de Véronique, le Christ souffrant et d'autres vitraux à l'ouest) puis Pierre Bonnard (1867-1947), se poursuit après le conflit

58 Citée par F.Caussé, *La revue L'Art sacré. Le débat en France sur l'art et la religion (1945-1954)*, Le Cerf, 2010, 683 p., p. 129. Lisieux collectionne en effet tous les « savoir-faire » de « bon élève » (les arcs en particulier) et les fautes de goût... Une biographie de Couturier est pp. 223-246, une biographie de Régamey pp. 247-288.

59 Longuement analysée dans F.Caussé, *La revue L'Art sacré. Le débat en France sur l'art et la religion (1945-1954)*, Le Cerf, 2010, 683 p., pp. 338-411.

60 Maurice Max-Ingrand (1908-1969).

mondial (le plateau d'Assy est un haut lieu de la Résistance) avec Jean Bazaine (1904-2001), Jean Lurçat (1892-1966) et Fernand Léger (1881-1955), Henri Matisse (1869-1954, le saint Dominique en céramique des religieux dominicains qui ont en charge l'église jusqu'en 1994), Georges Braque (1882-1963, symboliquement, la porte du tabernacle en bronze), Marc Chagall **61** (tout aussi symboliquement les fonts baptismaux) et Jacques Lipchitz, aux côtés des amis du fondateur, des proches du plateau d'Assy et de Jacques Lipchitz (1891-1973), comme Ladislav Kijno (1921-2012), Germaine Richier (1902-1959) et Claude Mary, Théodore Strawinsky (1907-1989), Paul Berçot (1898-1970), Paul Bony, Maurice Brianchon (1899-1979), etc. C'est ainsi que **Fernand Léger accepte de composer la grande mosaïque de la façade**, « un puzzle aux couleurs violentes, où s'inscrivent schématiquement les symboles des litanies de la Vierge. Jean Lurçat, au même moment, compose la tapisserie de l'Apocalypse. » **62** Pas à pas les fondateurs vont donc ouvrir l'Église au **monde artistique contemporain**, avec Marc Chagall et Jacob (Jacques) Lipchitz, tous deux de confession juive, avec Fernand Léger et Jean Lurçat, tous deux « compagnons de route » du PCF, etc. Par sa décoration, uniquement, l'édifice encourt le reproche d'être devenu un « musée » mais il ouvre en grand une porte dès le début des années 50 — l'église est consacrée le 4 août 1950 et la décoration achevée en 1961 — et opère une évidente réconciliation entre l'Église et l'art. La question des thèmes est importante car, si les artistes sont choisis pour la qualité de leur œuvre, il s'agit de respecter la fonction première de l'église et de traduire des thèmes chrétiens. Chaque rencontre fait ainsi l'objet d'un débat nourri et de longues discussions. Dans tous les cas le choix du thème est cohérent avec le choix de l'artiste. Pierre Bonnard, peintre des scènes intimistes, place saint François de Sales avec les malades de son neveu, le docteur Jean Terrasse, co-fondateur de Sancellemoz ; Fernand Léger, défenseur de l'objet, illustre les litanies de la Vierge en façade de l'église ; Lipchitz dédie Notre-Dame de Liesse à « la bonne entente entre les hommes sur la terre ». Si Couturier, qui réalise lui-même deux vitraux majeurs (Sainte Thérèse et l'archange Raphaël), est à l'origine de nombreux contacts, le rôle du chanoine Devémy dans la responsabilité des choix a été capital. Des relations de famille sont également utilisées, ainsi pour Pierre Bonnard. Théodore Strawinsky (les mosaïques de la crypte) fait de nombreux séjours à Assy et Ladislav Kijno (la Cène de la crypte) passe une dizaine d'années de sa vie en traitement dans un sanatorium. La consécration de l'église coïncide avec le début de la guerre de Corée et des voix s'élèvent contre la

61 Moïche Chagalov, 1887-1985.

62 Jean Lurçat (1892-1966), frère aîné d'André, architecte, a sauvé l'art de la tapisserie au XXe siècle. F.Caussé, F.Caussé, *La revue L'Art sacré. Le débat en France sur l'art et la religion (1945-1954)*, Le Cerf, 2010, 683 p., pp. 311-326, M.Ochsé, notice dans le *Dictionnaire des Églises de France*, Robert Laffont, 1966-1971, 17 vol., tome II D, p. 21, diverses brochures, dont Anne Tobé, *Passy, Plateau d'Assy. Montagne magique. L'art inspiré. Itinéraire culturel*, Centre de recherche et d'étude sur l'histoire d'Assy, 2007, 93 p.

présence de « communistes », surtout en pleine façade sur 152 m² pour Léger. **La querelle vire au scandale à propos de la tapisserie de l'Apocalypse** de Lurçat, pourtant conforme au texte du 12e chapitre de Jean (les concepteurs tiennent bon), et quant au crucifix de bronze sculpté pour le maître autel par Germaine Richier (1902-1959), prétendument hérétique et qui pendant huit années (1951-1959) sera relégué sur injonction de l'évêque d'Annecy, point mécontent d'imposer sa volonté à des réguliers **63**. La misogynie n'est d'ailleurs pas absente des protestations car les **maîtres d'œuvre font appel à cinq femmes** : outre Germaine Richier et son assistante Claude Mary, Marcelle Lecamp, Adeline Hébert-Stevens (1917-1999, Notre-Dame des Sept Douleurs) et Marguerite Huré **64** pour des vitraux sur des thèmes... eucharistiques : quel scandale **65** !

Il est aussi fait appel à des artistes renommés pour la décoration du **Sacré-Cœur d'Audincourt (Doubs)**, près de Montbéliard) : il s'agit encore de Bazaine et Fernand Léger. L'église du Sacré-Cœur a été construite comme Notre-Dame d'Assy par Novarina et des ouvriers bénévoles de 1949 à 1951, avec un parti très sobre. Qu'ajouter comme autres édifices religieux ? La chapelle des Dominicaines du Rosaire à Vence (1948-1951) **66** que Henri Matisse décore et, surtout, la **chapelle Notre-Dame-du-Haut à Ronchamp (Haute-Saône)**. C'est **Le Corbusier** qui l'édifie, entre 1951 et 1955, appuyé sur la commission d'art sacré du Doubs, le département voisin, qui joue un rôle tout à fait en flèche. Les plans de Le Corbusier n'ont rien de commun avec ceux de Saint-Joseph du Havre, édifiée par le complice pourtant, Auguste Perret lui-même : courbes et contre-courbes plastifient littéralement le béton et le toit ne repose pas sur les parois. La décennie s'achève avec la **basilique souterraine Saint Pie X** construite à Lourdes par Pierre Vago (1910-2002), en 1958, Lourdes accueillant cinq millions de pèlerins cette année-là !

c) L'ère de l'engagement

La Seconde Guerre mondiale a favorisé l'écllosion d'une notion d'engagement des intellectuels, préparée par les années 1930, refoulant le « moralisme » à la Julien Benda (1867-1956). Le slogan de *Combat*, « de la Résistance à la Révolution », fait

63 Voir aussi É.Fouilloux, *Les Chrétiens français entre guerre d'Algérie et mai 68*, Parole et silence, 2008, 360 p., pp. 290-297 et sa notice dans A.Cova & B.Dumons dir., *Destins de femmes. Religion, culture et société en France. XIXe-XXe siècles*, Letouzey et Ané, 2010, 466 p., pp. 358-359.

64 1895-1967, peintre verrier auteur des vitraux de l'église Notre-Dame du Raincy — que d'aucuns s'obstinaient à considérer comme scandaleuse (Collectif, *L'Encyclopédie Perret*, Éditions du Patrimoine/Le Moniteur, 2002, 445 p., pp. 271-272) — et de surcroît fumeuse de pipe !

65 Les « débats et querelles » au sujet de l'art sacré occupent toute la troisième partie de F.Caussé, *La revue L'Art sacré. Le débat en France sur l'art et la religion (1945-1954)*, Le Cerf, 2010, 683 p.

66 F.Caussé, *La revue L'Art sacré. Le débat en France sur l'art et la religion (1945-1954)*, Le Cerf, 2010, 683 p., pp. 326-338.

largement consensus et, comme dit ironiquement René Étiemble (1909-2002), « chacun *doit s'engager* ». Beaucoup d'intellectuels se sentent rattrapés par l'histoire, avec des espoirs humanistes, un vent de changement souffle, il atteint l'édition, ce que montre bien le cas des Éditions de Minuit, fondées en 1941 par Pierre de Lescure (1891-1963) et Jean Bruller (1902-1991) **67**, auteur sous le pseudonyme de Vercors du célèbre *Silence de la mer*, sorti en 1942. Le désir de changement concerne aussi le journalisme et provoque la naissance du *Monde* et de *Combat*.

Date essentielle, ou existentielle, le 1er octobre 1945 débute la parution des *Temps modernes* **68**. L'idée en était apparue en 1943, d'autant que la *NRF*, fondée en 1909 par Gide, avait été « dévoyée » dans la collaboration par Drieu La Rochelle. **Sartre**, qui avait omis de prendre rendez-vous avec l'histoire en 1936, puis en 1938, puis en 1939, puis encore pendant toute la guerre — n'a-t-il pas occupé le poste d'un professeur juif au lycée Condorcet ? **69** — est le directeur des *Temps modernes*, son « petit camarade » Raymond Aron est de l'aventure, ainsi que Beauvoir, Merleau-Ponty, Michel Leiris, Jean Paulhan et Albert Ollivier, qui forment avec les deux premiers cités un comité de rédaction véritable, largement nourri de la fameuse « génération de 1905 », née à la Belle Époque.

Sartre et l'existentialisme sont d'abord éreintés par les intellectuels stalinien, mais de 1952 à 1956, Sartre et *Les Temps modernes* rejoignent le camp des « compagnons de route » du PCF. Corollaire de l'engagement, de l'existentialisme et du succès de Sartre, la littérature romanesque connaît une éclipse au profit de la littérature philosophique, consacrée par cinq Prix Nobel de Littérature entre 1944 et 1964 : Gide en 1947 (**70**), Mauriac en 1952, Camus en 1957 (à 44 ans seulement, et encore, son nom circulait depuis dix ans !), Saint-John Perse en 1960 et Sartre lui-même en 1964, mais il refuse le prix, ce qui vaudra à la France culturelle une longue éclipse nobélienne. Et Malraux est toujours recalé...

S'engager ? Où ? de quel côté ? La **tentation communiste** est grande pendant une dizaine d'années après la Libération. À la Libération, le Parti communiste français n'est-il pas, un temps, le premier parti de France, un revenant, donc, et de très loin pour

67 Biblio. : Anne Simonin, *Les Éditions de Minuit, 1942-1955. Le devoir d'insoumission*, IMEC, 1994, 596 p., réédition, 2008, 509 p.

68 A. Boschetti, *Sartre et « les Temps modernes », une entreprise intellectuelle*, Éditions de Minuit, 1985, 326 p., notice J.-F. Sirinelli, dans J.-Fr. Sirinelli dir., *Dictionnaire historique de la vie politique française*, PUF, 1995, 1 068 p., réédition, 2003, coll. « Quadrige », 1 254 p., pp. 1192-1194.

69 P. Albertini, « Les juifs du lycée Condorcet dans la tourmente », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, octobre-décembre 2006, pp. 81-100

70 Voir pour les rapports avec le PCF David Caute, *Le communisme et les intellectuels français. 1914-1966*, trad. fr., Gallimard, 1967, 474 p., notamment pp. 292 & suiv.

un parti supprimé en 1939. Le parti communiste est espoir, mythe et utopie : n'y a-t-il pas une nouvelle société en URSS, un modèle soviétique dont le caractère contraint et artificiel ne sont guère aperçus par une large partie de la société française. Le culte de la personnalité (Staline, « Maurice », etc.) est intense et le choc du *sputnik*, le premier satellite artificiel dans le monde (4 octobre 1957), est grand **71**.

Variable, le degré d'engagement aux côtés du Parti dessine **différents cercles d'influence 72**. Entré au parti communiste à la fin de l'été 1944, **Pablo Picasso** a des relations complexes avec lui : rétif au réalisme socialiste il est néanmoins sensible au climat de l'époque, sa colombe symbolise le Mouvement de la Paix mais ses *Massacres en Corée* ne séduisent guère les critiques communistes, à la différence de *L'Homme au mouton*, statue glorifiée. Picasso est utile au PCF mais il est ombrageux et impossible à instrumentaliser, Fougeron est bien préférable car il est moins hors de la ligne. Le dessin fait par Picasso pour la mort de Staline dans *Les Lettres françaises* représente Staline jeune, ce qui aurait pu être compris, après tout, comme le symbole de l'éternelle jeunesse de Staline et de sa pensée. Mais ce serait trop heurter la représentation canonique et la vision émotionnelle et larmoyante qui est celle de la très grande majorité des militants. Condamné, Picasso recouvre sa pleine et entière liberté artistique et même politique : en 1956 il signe un manifeste au moment des événements de Pologne et de Hongrie, mais sans aller plus loin, aussi loin que certains communistes qui démissionnent. Lui reste membre du PC jusqu'à sa mort, en 1973.

L'*intelligentsia* anticommuniste s'organise autour de quelques revues et c'est là qu'on découvre un extraordinaire personnage, **Georges Albertini** (1911-1983), cas étonnant de rétablissement après la guerre **73**. Membre de la SFIO, devenu en novembre 1941 le secrétaire général du Rassemblement national populaire (RNP) de Marcel Déat, il est condamné à la Libération mais gracié en février 1948 par Vincent Auriol. Il entre à la banque Worms et monte avec d'anciens du RNP une entreprise de documentation politique anticommuniste : *Bulletin d'Études et d'Informations politiques internationales* (BEIPI, 1949), relayé en 1956 par la revue *Est et Ouest*, Centre d'archives (1951), Institut d'Histoire sociale (1954) de Souvarine (1935), dont Albertini est le trésorier, Bulletin d'Études et de Documentation économique et sociale (BEDES), qui aide Force ouvrière à naître, conseils en tous genres, en France — Guy Mollet, Edgar

71 D'autant plus qu'on ignorera longtemps que, quelques jours auparavant, le 29 septembre, s'est produite dans l'Oural (Kitchim-Maïak) une catastrophe nucléaire, soupçonnée pour la première fois par le biologiste dissident Jaurès Medvedev en 1976.

72 J. Verdès-Leroux, *Au service du Parti. Le parti communiste, les intellectuels et la culture (1944-1956)*, Fayard-Minuit, 1983.

73 L.Lemire, *L'Homme de l'ombre : Georges Albertini*, Balland, 1990, 264 p. ; J.Lévy, *Le dossier Georges Albertini. Une intelligence avec l'ennemi*, L'Harmattan/Les éditions du pavillon, 1992, 280 p., compte rendu par mes soins dans *Historiens & Géographes*, n° 342, p. 518.

Faure, Georges Bidault, Louis Vallon, Jacques Baumel, Maurice Schumann, Georges Pompidou, etc. — et de par le monde.

Mais le principal organe de l'anticommunisme intellectuel est la **revue européenne *Preuves*** (1951-1969) qui a son siège à Paris **74**. Elle est l'expression francophone du Congrès pour la Liberté de la Culture, mouvement international lancé symboliquement à Berlin-Ouest en juin 1950 et que finance la CIA. Le premier numéro sort en mars 1951, avec un éditorial de Rémy Roure. Tous les grands intellectuels anticommunistes — de France et d'ailleurs — apportent leur signature, quelque soit leur sensibilité ou leur nationalité, à cette revue « pestiférée, ostracisée, haïe » : entre autres, Raymond Aron, Thierry Maulnier, Roger Caillois (auteur d'une *Description du marxisme*, 1950), Denis de Rougemont (*Les libertés que nous ne voulons pas perdre*, 1951), Hannah Arendt (*Les Origines du totalitarisme*, 1951), Milosz, Manès Sperber, François Bondy, Constantin Jelenski, Claude Mauriac, Robert Kanters, Pierre Pascal. On y trouve aussi des socialistes et syndicalistes comme André Philip — qui avait fondé à la Libération l'éphémère *Cité-Soir*, disparu en octobre 1946 — et Daniel Mayer ; la revue a l'appui du MRP et mène une guérilla avec *Esprit*.

2°) Des industries culturelles naissantes et des usages modernes

La **chronologie** est éloquente, qu'on en juge :

20-25 septembre 1946 : 1er Festival de Cannes ([voir photo Brigitte Bardot plus haut](#)), marqué par les susceptibilités nationales et de nombreux cafouillages techniques. Le Festival avait été institué par Jean Zay, ministre de l'Éducation nationale du Front populaire, mais la première édition, prévue le 1er septembre 1939, n'avait pu avoir lieu **75**

13 juillet 1948 : ouverture au public de la **grotte de Lascaux**, découverte les 8 et 12 septembre 1940. Elle est inaugurée officiellement le 26 septembre 1948. De 1948 à 1963 un million de personnes visitent Lascaux. Cette affluence oblige à des travaux de climatisation en 1957-1958 : des tranchées éventrent les galeries et la ventilation pollue la grotte, atteinte par la prolifération des algues (la « maladie verte » est découverte en 1957) et menacée par la formation de calcite sur les parois ornées. La grotte sera fermée, à cause de ces ravages provoqués par sa très importante fréquentation, en avril 1963.

74 Pierre Grémion, « *Preuves* dans le Paris de Guerre froide », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, janvier-mars 1987, pp. 63-81. Jacques Carat (1919-2009) en a été le rédacteur en chef puis le directeur de publication (cf. notice dans C.Pennetier dir., *Figures militantes en Val-de-Marne. Dictionnaire biographique Maitron : un siècle de militantisme sur le territoire de l'actuel Val-de-Marne. 1870-1970*, Les Éditions de l'Atelier, 2009, 461 p., pp. 109-111).

75 Cf. O.Loubes, *Cannes 1939. Le festival qui n'a pas eu lieu*, Armand Colin, 2016, 288 p.

16 juillet 1949 : loi sur la presse des jeunes
 25 juillet 1951 : 1er disque 45 tours pressé en France
 15 novembre 1951 : Jean Giono, *Le Hussard sur le toit*
 3 décembre 1951 : Julien Gracq (Louis Poirier, 1910-2007) refuse le prix Goncourt
 1951 : création du rôle du *Prince de Hombourg* par Gérard Philipe
 22 avril 1953 : sortie du *Salaire de la peur* (Henri-Georges Clouzot)
 14 octobre 1952 : achèvement de **la Cité radieuse de Le Corbusier** à Marseille
 9 février 1953 : lancement par la Librairie Hachette et Henri Filipacchi des trois premiers volumes du **Livre de Poche**
 1953 : création du rôle de *Lorrenzaccio* par Gérard Philipe
 22 janvier 1954 : **1er « pari tiercé »**, sur l'hippodrome d'Enghien
 1954 : création du rôle de *Ruy Blas* par Gérard Philipe ; lancement par André Baudry (1922-2018) de la revue homosexuelle, prudemment militante, *Arcadie*.
 C'est en 1953 et 1954 que, sous la pression de la concurrence américaine, **le cinéma français se décide à passer réellement à la couleur** : Jean Renoir, *Le Carrosse d'or*, S.Guitry, *Si Versailles m'était conté*, Autant-Lara, *Le Rouge et le Noir*, Renoir, *French Cancan*, René Clair **76**, *Les Grandes Manœuvres*, « soit une majorité de films en costumes, grosses productions auxquelles le public mord immédiatement et qui sont autant de succès commerciaux, avec les plus grandes vedettes du moment » **77**
 6 octobre 1955 : création de l'Association française des Cinémas d'Art et d'Essai (AFCAE)
 1er décembre 1956 : **Alain Mimoun** champion olympique du marathon à Melbourne
 27 février 1957 : création des Instituts de préparation aux Enseignements du Second Degré (IPES), pour remédier à la pénurie de professeurs
 20 juillet 1957 : **Jacques Anquetil gagne le premier de ses cinq Tours de France** (il sera encore vainqueur en 1961, 1962, 1963 et 1964)
 17 octobre 1957 : **Albert Camus** prix Nobel de littérature
 1957 : 1er magasin de **la FNAC**
 1958 : début de la « nouvelle vague » cinématographique mais *Mon Oncle* de Jacques Tati est en marge ; *L'Eau vive* de **Guy Béart** (1930-2015)
 19 octobre 1959 : lancement de **l'émission « Salut les copains »** (*Europe n° 1*), au jingle et à l'impact encore sensibles actuellement
 29 octobre 1959 : lancement de l'hebdomadaire pour adolescents *Pilote*, avec dès ce premier numéro la première planche de la bande dessinée **Astérix le Gaulois**
 1959 : François Truffaut, *Les 400 coups*
 4 janvier 1960 : mort d'Albert Camus dans un accident de voiture à Villeblevin (Yonne), sur la Nationale 5 (maintenant D 606). Il avait pris place dans la Facel Vega FV3 de Michel Gallimard, directeur de la collection « La Pléiade ».
 1961 : René Goscinny & Albert Uderzo, **Astérix le Gaulois, en album**, avec un tirage (6 000 exemplaires) et un succès limité (quinze ans plus tard, les albums seront d'abord tirés à 1,5 million d'exemplaires)

76 Pseudonyme de René Chomette (1898-1981). Entre à l'Académie française en 1960.

77 Philippe d'Hugues, *Chronique buissonnière des années cinquante*, De Fallois, 2008, 197 p., p. 77.

□ La radio privée *Radio Luxembourg* domine le paysage radiophonique des années 50 par ses émissions phares : « Sur le banc » (numéro 349 de *Je me souviens* de Georges Perec), « La famille Duraton » (produite par Jean-Jacques Vital 78), « Quitte ou double » (inspiré de l'américain *Doble or Nothing* 79), « Reine d'un jour », « Vous êtes formidable ! », « Signé Furax » de Pierre Dac et Francis Blanche 80, « Sports et musique », « Le grenier de Montmartre », « Le masque et la plume », « Le petit conservatoire » de Mireille (1955) (81), « Dix millions d'auditeurs » de Jacques Antoine, etc.

□ La fréquentation des cinémas connaît en France son maximum dans les années 50, toutefois d'une part elle se concentre au profit du « caractère populaire et massif de la sortie du samedi soir » 82

3° Modernités spirituelles et mentales des années 50

Improviser, si j'ai le temps, à partir de ⁸³ :

9.1. Reconstruction, sondages et spiritualités

9.1.1. Reconstruction religieuse mais déclin des principes

9.1.2. Le déclin de l'antycléricalisme

9.2. L'explosion de vitalité religieuse des années 50

9.2.1. Réorganisation et rechristianisation

9.2.2. Vitalité des mouvements religieux

9.3. Progressismes et prêtres-ouvriers, des aventures modernes ou des voies sans issue ?

9.3.1. Les chrétiens progressistes

9.3.2. La crise des prêtres-ouvriers

9.4. L'impact de la guerre d'Algérie

9.4.1. L'aumônerie militaire française en guerre d'Algérie

9.4.2. La Mission de France et la guerre d'Algérie

9.4.3. Figures marquantes de clercs

78 Jean Lévitan, 1913-1977. Il interprète, de surcroît, le fils Duraton.

79 Et évoqué dans *Les Diaboliques* de Clouzot (1954), dans lequel le jeu est écouté par un petit professeur maniaque, militaire et nécessaire, joué avec autodérision par un Noël Roquevert titulaire de la Croix de Guerre (Noël Bénévent, 1892-1973).

80 À partir de 1956. Avec Maurice Biraud (1922-1982) dans plusieurs rôles. Pierre Dac est le pseudonyme d'André Isaac, 1893-1975. Une des voix de Radio-Londres, animateur de la célèbre émission « Les Français parlent aux Français ». Humoriste génial, doté d'une étonnante ressemblance avec Alfred Hitchcock. Publie *L'Os à moelle* de 1945 à 1947.

81 Mireille Hartuch (1906-1996), environ 600 chansons à son actif.

82 Claude Forest, « L'évolution de l'exploitation en France dans les années cinquante », dans P.-J. Benghozi & Chr. Delage dir., *Une histoire économique du cinéma français (1895-1995). Regards franco-américains*, L'Harmattan, 1997, 364 p., pp. 181-193.

⁸³ Il s'agit de D. Lejeune, *La France des Trente Glorieuses, 1945-1974*, Armand Colin, 2015, collection « Coursus », 192 p.

4°) Il faudrait aussi évoquer... (je ne peux pas tout dire dans une conférence !)

□ Une **nouvelle ère cinématographique** est annoncée dès 1946 par *Les Portes de la nuit* de Carné, éreinté sur le moment par la critique. Les rares évocations de prisonniers de guerre disparaissent bien vite **84**, avant de réapparaître dans les années 60. Dès 1947 la Résistance s'évanouit de la filmographie française, jusqu'au retour au pouvoir de De Gaulle, la Guerre froide et les divisions politiques changent la donne artistique, le temps produit en matière de films de guerre un effet de décantation et il n'y a plus qu'une trentaine de productions entre 1947 et 1957 à évoquer la Seconde Guerre mondiale.

□ À **l'école primaire** l'enseignement de **l'histoire**, toujours jugé, à juste titre, fondamental, reste encore très traditionnel mais cette tradition peut facilement correspondre à de très nombreux aspects du contexte historique de la fin des années 1940 et des années 1950, tant pour le maître que pour l'élève. L'ombre immédiate de la Seconde Guerre mondiale n'appelle-t-elle dans le cerveau des uns et des autres la **fréquence de la guerre dans l'histoire**, le souvenir proche du dernier conflit, avec son invasion « barbare » par de nouveaux Alamans ou de blonds Normands débarquant dans la Basse-Seine leurs *Panzerdivisionen* de drakkars blindés, son occupation (moins de Cent Ans tout de même mais avec de nouveaux traîtres Ferrand...), ses privations, ses otages, nouveaux bourgeois de Calais, sa « levée en masse » de 1944 et ses héroïsmes de nouveaux Grand Ferré et Du Guesclin ?

□ La Quatrième République est explicitement marquée du signe de **l'éducation populaire** et dérangée du souci de diffuser au sein du peuple le patrimoine culturel de la nation. Paternalisme, élitisme, idée qu'il faut faire monter le peuple vers la « grande » culture, la culture « noble » ? En réalité retour aux traditions bien rapidement, avec le rétablissement du secrétariat d'État aux Beaux-Arts et la faiblesse du budget culturel de l'État **85**. Alors **que reste-t-il à la culture populaire** ? Certainement, parmi tous les vecteurs énumérés par René Vettier en 1958 (**86**), l'« âge d'or de la radio » : vive la radio, le « poste » ! **La radio** se banalise dans les années 50 et rares sont les familles qui n'en possèdent pas. De nombreux foyers détiennent, au

84 Cf. É.Gayme, « Le prisonnier de guerre français de la Seconde Guerre mondiale au cinéma : une popularité tardive et brève », dans L.Bantigny, A.Benain & M.Le Roux dir., *Printemps d'histoire. La khâgne et le métier d'historien. Pour Hélène Rioux*, Perrin, 2004, 375 p., pp. 200-209.

85 S.Berstein & P.Milza, *Histoire de la France au XXe siècle*, Complexe, coll. « Questions au XXe siècle », tome III, pp. 223-224

86 René Vettier, *Culture et démocratie. Comment devenir un homme cultivé*, Nathan, 1958, 188 p. Sur la culture populaire : J.Charpentreau et R.Kaës, *La Culture populaire en France*, Les Éditions ouvrières, 1962, 206 p.

contraire, deux postes, d'autant que des postes portables apparaissent au milieu de la décennie. Le « transistor », entendons le composant électronique mis au point en 1948 et que d'aucuns s'obstinent à appeler « transistance » ou « transistron », très vite, par métonymie, désigne un poste de radio petit et léger qui peut être transporté facilement, qui peut être écouté au sein de n'importe quelle activité, manuelle ou intellectuelle, dans la maison ou hors de celle-ci **87**. Il permet en outre une écoute individuelle et non plus collective. **Le transistor** tient la vedette au Salon de la radio de mars 1955 avec le *Solistor* et son prix est vite abordable, beaucoup plus tôt que celui de l'autoradio, qui ne baissera, en termes relatifs, qu'à la fin des années 60.

□ **Plus complètement, la contre-culture communiste.** Le communisme rallie à sa cause, en une nébuleuse, nombre d'intellectuels. Ainsi **le romancier Roger Vailland** (1907-1965), prix Interallié 1945, « compagnon de route », adhère officiellement au PC en 1952, au plus fort de la répression anticommuniste, et met son art au service de la cause du peuple (*325 000 francs* paraît en feuilleton dans *L'Humanité* en 1955). Particulièrement significatif est **l'itinéraire politique de Jean-Paul Sartre**, alors l'intellectuel le plus influent. Il **fonde en 1945 la revue *Les Temps modernes*** dans un esprit progressiste mais indépendant, qui anime également son petit parti éphémère, le Rassemblement démocratique révolutionnaire (1948-1949), constitué avec David Rousset et plusieurs collaborateurs de *Franc-Tireur*, Jean Ferniot **88**, Bernard Lefort, Jean Rous, etc. Marc Lazar, dans un article qui a fait date, précise les conditions de réalisation des ***Batailles du Livre*** du parti communiste **89**, il est contredit et complété par Jean-Yves Mollier **90**. Au sein du parti, l'idée de ces batailles est attribuée à Elsa Triolet, non-adhérente du Parti mais qui joue un rôle incontestable dans leur organisation. Toutefois dans son ouvrage *Au service du Parti*, Jeannine Verdès-Leroux **91**, s'appuyant sur un document du PCF, explique que ce parti ne fait

87 Cf. Elvina Fesneau, « Poste à transistors, la mobilité ou la question de l'offre radiophonique », dans Patrick Eveno & Denis Maréchal dir., *La culture audiovisuelle des années 1960-1970*, L'Harmattan, 2009, 192 p., pp. 41-52.

88 Élève de Georges Bidault au lycée Louis-le-Grand, journaliste, époux de la journaliste Christiane Collange (née en 1930) et beau-frère de Jean-Jacques Servan-Schreiber.

89 Marc Lazar, « Les *Batailles du Livre* du PCF (1950-1952) », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n° 10, avril-juin 1986.

90 J.-Y. Mollier, *Édition, presse et pouvoir en France au XXe siècle*, Fayard, 2008, 493 p., pp. 234-235. Sur l'édition en France, un ouvrage monumental, dirigé par P. Fouché, *L'Édition française depuis 1945*, Cercle de la Librairie, 1998, 929 p., notamment la contribution d'Anne Simonin, « L'édition littéraire », pp. 30-87.

91 Jeannine Verdès-Leroux, *Au service du Parti. Le parti communiste, les intellectuels et la culture (1944-1956)*, premier tome de J. Verdès-Leroux, *Le Parti communiste, les intellectuels et la culture*, Fayard/Éditions de Minuit, 1983-1986, 2 vol., 585 et 491 p.

⁹¹ Sa lettre de démission est citée dans N. Racine et L. Bodin, *Le Parti communiste français pendant l'entre-deux-guerres*, FNSP-Armand Colin, 1972, 310 p.

qu'appliquer une directive du Kominform dans le cadre de « la lutte pour la paix », surexcitée par la constitution de l'OTAN en 1949.

□ **Quels sont les best-sellers de cette décennie ?** Dans son numéro du 16 avril 1955, *L'Express* recense les plus forts tirages en langue française des dix dernières années. Six livres ont alors dépassé les 400 000 exemplaires : *Le Petit Monde de Dom Camillo* (Giovannino Guareschi, 798 000), *Le Grand Cirque* (Pierre Clostermann, 527 000), *J'ai choisi la liberté* (Viktor Kravchenko, 503 000), *Le Zéro et l'Infini* (Arthur Koestler, 450 000), *Le Silence de la mer* (Vercors, 420 000) et, sixième seulement, *Le Petit Prince* (Antoine de Saint-Exupéry, 400 000). On remarquera que sur ces six best-sellers, deux sont « anticommunistes », deux portent sur la guerre et deux peuvent être qualifiés de « livres d'évasion » 92. Cependant il faut ajouter des livres publiés pendant les dix ans écoulés de 1945 à 1955 et qui devaient faire une belle carrière pendant la suite des Trente Glorieuses. Deux enseignements principaux ressortissent à ces deux listes, établies d'après Pierre Avril et Gérard Vincent 93 : la très grande importance des ventes, donc du lectorat et l'étendue de l'éventail des publications...

Plus d'un million d'exemplaires :

Albert Camus, *La Peste*, 1947, 3 015 000 ex.
 Henri Troyat, tous ses titres dépassent deux millions et demi d'exemplaires
 Hervé Bazin, *Vipère au poing*, 1948, 2 196 000
 Françoise Sagan, *Bonjour Tristesse*, 1954, 2 075 000
 Boris Vian, *L'Écume des jours*, 1947, 1 957 000
 Gilbert Cesbron, *Chiens perdus sans collier*, 1954, 1 954 000
 Pierre Daninos, *Les Carnets du major Thompson*, 1954, 1 907 000
 Hervé Bazin, *La Mort du petit cheval*, 1950, 1 550 000
 Jean-Paul Sartre, *Les Mains sales*, 1948, 1 428 000
 Jacques Prévert, *Paroles*, 1946, 1 383 000
 Gilbert Cesbron, *Les Saints vont en enfer*, 1952, 1 348 000
 Boris Vian, *L'Arrache-cœur*, 1953, 1 253 000
 Guy des Cars et San Antonio, tous leurs titres dépassent le million

De 800 000 à un million d'exemplaires :

Hervé Bazin, *Lève-toi et marche*, 1952, 967 000
 Charles de Gaulle, *L'Appel* (tome I des *Mémoires de guerre*), 1954, 932 000
 Hervé Bazin, *L'Huile sur le feu*, 1954, 927 000
 Albert Camus, *Caligula*, 1945, 880 000

92 D'après G. Vincent, *Les Français. 1945-1975. Chronologie et structures d'une société*, Masson, 1977, 383 p., p. 83.

93 P. Avril et G. Vincent, *La IVe République. Hommes et société*, MA Éditions, 1988, pp. 34-36.

Roger Peyrefitte, *Les Amitiés particulières*, 1944, 876 000
Daniel-Rops, *Jésus en son temps*, 1945, 865 000
Hervé Bazin, *La Tête contre les murs*, 1949, 859 000
Pauline Réage, *Histoire d'O*, 1954, 849 000
Jean-Paul Sartre, *La Putain respectueuse*, 1946, 819 000
Maurice Herzog, *Annapurna, premier 8000*, 1952, 800 000

De 600 000 à 800 000 exemplaires

Virgil Georghiu, *La 25e Heure*, 1949, 792 000
Jean-Paul Sartre, *L'Âge de raison*, 1945, 773 000
Jean-Paul Sartre, *Le Diable et le Bon Dieu*, 1951, 743 000
Roger Frison-Roche, *La Grande Crevasse*, 1948, 708 000
Colonel Rémy, *Mémoires d'un agent secret de la France libre*, 1946, 650 000
Jean-Paul Sartre, *Le Sursis*, 1945, 636 000
Marcel Aymé, *Le Passe-Muraille*, 1950, 633 000

II. Culture de masse et « gloire culturelle » dans les années 60, dans les *sixties* à la française ?

1°) Les « sentiers de la gloire » culturelle

Je n'ai sans doute pas le temps de parler « scolairement » de la production culturelle et artistique, « les nouvelles vagues contestataires » et la « culture de masse ». Mais fixons quelques idées par une poignée de dates et de faits supplémentaires. Pourquoi la gloire ? En raison de l'« explosion de la chanson », « poésie du siècle » car, comme l'écrit Pascal Ory ⁹⁴, « C'est que désormais la poésie vivante s'appelait la chanson ». Certes **Jacques Brel**..., mais surgissent ou sont confirmés par le succès de **multiples chanteurs et chanteuses**, « bien de chez nous » (**Antoine**, Alain Baschung, Marie-Paule Belle, François Béranger, Carlos, Alain Chamfort, Julien Clerc, Michel Delpech, Michel Fugain, Michel Jonasz, Catherine Lara, Bernard Lavilliers, Maxime Le Forestier, Gérard Lenorman, Gilbert Montagné, Michel Polnareff, Véronique Sanson, Michel Sardou, Alain Souchon, Pierre Vassiliu...) ou venus d'ailleurs, car **la chanson française intègre** (Pierre Barouh, Jane Birkin, Mike Brant, Ninon Ferrer, **Claude François**, Serge Gainsbourg, Nicoletta, Demis Roussos...), qui souvent résistèrent au temps (les précédents) ou sont maintenant bien oubliés (qui connaît maintenant Gilles Marchal, 1944-2013 ?), mais ces oubliés sont beaucoup moins nombreux que les « météores » d'avant 68.

D'autres dates culturelles caractéristiques : *mass media* entre au Larousse en 1968 (en même temps que *rock and roll*: rattrapage...), « franglais » en 1971, « autogéré » en 1973 ; la décision de personnaliser le *Journal télévisé* est prise fin 1971, la série *Alain Decaux raconte* débute en 1969 ; l'État, propriétaire de l'UGC, la vend au privé en 1971, les « complexes » se développent (263 en 1974). Pour la première fois sont réalisés après 68 **des films dont la trame est formée par le travail à la chaîne**, *Élise ou la vraie vie* (Michel Drach), *Camarades* (Marin Karmitz), tous deux sortis en 1969. Le **cinéma d'après 1968** montre l'ouvrière au centre de l'action comme de la classe ouvrière et les agents de maîtrise y sont d'une présence obsédante.

« À l'évidence, le mouvement de grève de mai 1968 a servi de détonateur à une représentation de l'ouvrier comme toujours en lutte, toujours en grève, en témoignent les modalités mêmes des grèves alors mises en scène. [...] Les violences, dont depuis les débuts de la révolution industrielle les protestations ouvrières sont régulièrement victimes, sont représentées, souvent à leur paroxysme, par les cinéastes. » (M.Cadé)

⁹⁴ P.Ory, *L'Entre-deux-Mai. Histoire culturelle de la France (mai 1968-mai 1981)*, Seuil, 1983, 283 p., pp. 79-81.

L'exaltation de la solidarité ouvrière butte sur le racisme dans *Élise ou la vraie vie*, la représentation du délégué syndical évolue sous l'influence d'un gauchisme très remonté contre la CGT.

2°) Américanisation de la culture française ?

La question a été clairement posée et résolue pour les années 50 par Ludovic Tournès et un colloque **95. Au lendemain de la Première Guerre mondiale une première génération de produits culturels venus d'outre-Atlantique parvient en France et y éclot** : jazz, bande dessinée, cinéma, etc. Un **premier antiaméricanisme culturel est incarné par Georges Duhamel** (1884-1966) et ses *Scènes de la vie future* (1930), il se manifeste aussi chez de jeunes intellectuels tels que Robert Aron et Arnaud Dandieu (1897-1933), qui publie en 1931 *Le cancer américain*. **Après la Seconde Guerre mondiale une deuxième vague d'américanisation**, plus importante et contemporaine d'une grande modernisation du pays, aborde la France : la société de consommation, calquée sur le modèle américain qui fait son apparition dans les *fifties* à la française, se traduit non seulement par des mutations fondamentales dans la vie quotidienne des Français mais aussi par l'importation d'une culture de masse qui existe aux États-Unis depuis le début du XXe siècle, y est étudiée et se diffuse en Europe après 1945 (**96**).

Cette diffusion pose la question de l'américanisation de la culture française, qui doit être résolue en distinguant **deux formes d'américanisation**. Une première américanisation est **l'américanisation « en terre vierge »**, c'est-à-dire dans un domaine de la culture où n'existe pas d'équivalent national préalable au produit importé, ainsi **le jazz**, qui connaît une grande vogue après 1945 : **Sidney Bechet** triomphe au festival de jazz de Paris en 1949, s'installe en France et y connaît un grand succès jusqu'à sa mort en 1959 et des centaines de musiciens de jazz français (Martial Solal, né en 1927, Claude Bolling, né en 1930) illustrent cette américanisation musicale. Deuxième domaine culturel où s'exerce cette première forme d'américanisation, **la littérature**, en particulier la littérature policière : en 1945 est fondée chez Gallimard la « Série noire », dirigée par Marcel Duhamel (1900-1977). Cette collection de romans policiers comporte d'abord dans son catalogue beaucoup de titres américains ou anglais, traduits en français, notamment par Duhamel lui-même ou Boris Vian. Les deux

95 L.Tournès, « L'américanisation de la culture française ou la rencontre d'un modèle conquérant et d'un pays au seuil de la modernité », *Historiens et Géographes*, juillet-août 1997, pp. 65-79 ; D.Barjot & C.Réveillard dir., *L'Américanisation de l'Europe occidentale au XXe siècle. Mythe et réalité*, Colloque Paris IV 2001, PUPS, 2002, 274 p.

⁹⁶ Cf. aussi Jacques Portes, « L'horizon américain », dans J.-P.Rioux & J.-Fr.Sirinelli dir., *La culture de masse en France de la Belle Époque à aujourd'hui*, Fayard, 2002, 461 p., pp. 29-71.

premiers romans publiés sont écrits par le Britannique Peter Cheyney (1896-1951) ; les auteurs français font une « percée » à partir de 1953-1954 (97).

Deuxième et très différente forme d'américanisation, le changement d'hégémonie au sein d'un secteur de la production culturelle se manifeste dans le cinéma, la peinture et les sciences sociales. Pour ce qui concerne le cinéma, il s'agit bien sûr des accords Blum-Byrnes du 28 mai 1946 (98), mais ils sont, sans que les États-Unis soulèvent des difficultés, révisés en 1948 par les « accords de Paris ». Notons aussi les statistiques faites et commentées par Patricia Hubert-Lacombe 99 : les films américains importés appartiennent en général à des genres de films méprisés par l'intelligentsia, comédies, films de guerre et westerns ; notons encore que la propagande idéologique par le cinéma ne fait guère recette. Dans le champ de la peinture l'École de Paris, qui dominait la création picturale depuis le début du siècle cède le pas à l'École de New York et à l'expressionnisme abstrait. Dès 1950, le mouvement, bien engagé, s'accompagne d'un déplacement du centre de gravité du marché de l'art de Paris à New York. Enfin, pour les sciences sociales l'américanisation de la culture française se concrétise ou se concrétiserait par les séjours aux États-Unis d'universitaires français, surtout des sociologues, Jean Stoetzel (1910-1987), Michel Crozier 100, Alain Touraine (né en 1925), Henri Mendras (1927-2003) ... Le jeune sociologue Michel Crozier (1922-2013) « découvre l'Amérique » en 1947, y fait une enquête sur les syndicalistes américains, visite les *States*, s'intéresse aux usines, dont les usines automobiles de Detroit.

97 F.Lhomeau & A.Cerisier dir., *C'est l'histoire de la « Série noire », 1945-2015*, Gallimard, 2015, 264 p.

98 Fondamentaux, les articles de Jacques Portes, « Les origines de la légende noire des accords Blum-Byrnes sur le cinéma », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, avril-juin 1986 et d'Irwin M.Wall, « Les accords Blum-Byrnes... », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n° 13, janvier-mars 1987, pp. 45-62 et *erratum* de détail, dans n° 15 (juillet-septembre 1987), p. 161.

99 « L'accueil des films américains en France pendant la Guerre froide (1946-1953) », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, avril-juin 1986, pp. 301-313 et *Le cinéma français dans la guerre froide. 1946-1956*, L'Harmattan, 1996, 204 p.

100 Cf. Michel Crozier, *Ma Belle Époque. Mémoires*, Fayard, tome I, 2002, 390 p. et F.Chaubet, « Michel Crozier entre la France et les États-Unis. Parcours international d'un sociologue », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, juillet-septembre 2013, pp. 71-84. Il ajoutera plus tard le concept de « société bloquée », titre de son livre de 1970 (Seuil, 252 p., réédition, 1994, 206 p.). Il fustige une société fondée sur la peur du face-à-face, le manque de lien social (cf. les livres de Pierre Rosanvallon et d'abord *La nouvelle question sociale. Repenser l'État-providence*, Seuil, coll. « Points », 1995, 227 p.), l'innovation corsetée (l'adaptation aux changements se fait très mal), la conception très hiérarchique de l'autorité, le rôle du pouvoir, le fossé dirigeants-exécutants, le poids et le malaise de l'administration, il souligne les problèmes induits par l'introduction de l'informatique (la 3e révolution industrielle) et la difficulté à lancer une action collective, cf. mai 68, expression de la société bloquée, mais aussi les « fractures » de décembre 1995 (un an après la réédition) et 1997, ajoutons-nous. Il dénonce un système, économique, social et politique, de pouvoir à la française qui est un système de castes : le recrutement du personnel dirigeant se fait dans les grandes écoles (l'ENA, l'X, etc.), au recrutement social très sélectif.

Oui, mais s'agit-il d'américanisation au sens fort ou d'évolution de langages artistiques français ? Examinons le cas de la chanson. L'influence du jazz, commencée dans les années 30 (cf. Charles Trenet et Jean Sablon), renouvelle la chanson française. C'est net au moins chez Yves Montand, Charles Aznavour et Gilbert Bécaud, songeons pour ce dernier à l'influence mélodique et à l'accompagnement par des musiciens de jazz. **Des chanteurs français sont d'anciens musiciens de jazz**, le plus bel exemple étant **Sacha Distel** (1933-2004), guitariste qui connaît le succès en chanson avec *Scoubidou* en 1959. Mais **Sidney Bechet intègre le jazz aux mélodies françaises**, l'arrivée du *rock'n'roll* en France en 1956 est un échec : il faut attendre 1960 et **une version francisée du rock, interprétée par de très jeunes chanteurs, Johnny Hallyday**, révélé le 30 décembre 1959 par un passage dans l'émission « Paris-cocktail » et dont le premier 45 tours, avec « Laisse les filles », est de janvier 1960, Françoise Hardy, Sylvie Vartan, inaugurant tous la mode *yé-yé* 101. **Imprégné de culture « états-unienne », Boris Vian illustre un autre cas d'américanisation/francisation**. Il est non seulement un des plus actifs propagandistes du jazz en France, mais aussi un ardent défenseur du cinéma et de la littérature des États-Unis et son œuvre littéraire porte la marque de cette fascination jamais démentie. **Y a-t-il un impérialisme culturel américain ?** Il y a un rôle culturel indirect des bases américaines : elles sont des vitrines de l'*American way of life*, elles véhiculent la radio *Voice of America*, elles accueillent des orchestres venus des États-Unis, le *Special Service* engage des musiciens français pour animer des bals militaires ou se produire dans certaines bases. Quant aux accords Blum-Byrnes du 28 mai 1946, ils sont stigmatisés par le PCF, mais leur révision en 1948 fait reculer la part américaine.

Initialement, les États-Unis n'ont pas vraiment de politique culturelle bien définie vis-à-vis de la France, contrairement à leur attitude vis-à-vis de l'Allemagne. À partir de 1948, ils ont une véritable action culturelle, dans une optique de *containment* : un service de presse, la publication de bulletins d'information, des bourses d'études pour des étudiants français, des bibliothèques américaines à Paris, dans cinq villes de province et à Alger, le soutien à *Sélection du Reader's Digest*, l'appel à des Américains vivant en France, comme **Sim Copans**, numéro 190 de *Je me souviens* de Georges Perec. Copans était venu à Paris dans les années trente pour travailler à sa thèse sur les relations franco-américaines sous le Second Empire ; il revient en 1944 comme « délégué » de *Voice of America* ; il présente des émissions de jazz dès 1947 à la Radiodiffusion française et quitte définitivement son employeur américain en 1954 pour entrer à l'ORTF où il va rester jusqu'à sa retraite ; il prononce de nombreuses conférences à travers toute la France. Jouent aussi un rôle d'autres individualités,

101 Jean-Philippe Smet est né en 1943 ; F.Hardy et S.Vartan sont nées en 1944.

comme les organisateurs de concerts. La question de l'américanisation de la culture française en induit une dernière : **s'agit-il d'américanisation ou de modernisation ?** Cette question est biaisée par le fait que **la modernisation française se fait en partie sur le modèle américain**, avec le plan Marshall qui produit « un résistant rattrapage » — avec un point d'interrogation, ajoutent d'autres auteurs **102** — vis-à-vis des États-Unis : gains de productivité, transferts technologiques, consommation de masse, développement de la grande entreprise, publicité, avec un impact inégal, des modalités différentes selon les branches. Prenons garde qu'il s'agit d'une aide publique, les capitaux privés américains prenant le relais à partir des années 60, et attention au mythe, évidemment ! **Le modèle américain** appelle les « missions de productivité » aux États-Unis, provoque une « nouvelle idéologie industrielle » (Luc Boltansky), sans oublier le rôle des cadres, qui ont leur périodique, *L'Express*, fondé en 1953 par Jean-Jacques Servan-Schreiber sur le modèle des hebdomadaires américains, et à partir de 1955 leur radio, Europe n° 1. L'influence des États-Unis se manifeste sur les radios privées françaises, surtout Europe n° 1, et sur des magazines modernes (*Paris Match* né en 1949, *L'Observateur* fondé en 1950...).

L'américanisation est également la société de consommation et la culture de masse immédiate par le biais de la publicité, du marketing et du libre service. La société de consommation à l'américaine est symbolisée facilement par **le Coca-Cola**, boisson née à Atlanta en 1885 et dont la notoriété est portée par les armées américaines dans toute l'Europe des années 40. Le Coca-Cola est implanté définitivement en France en 1953, après une longue bataille juridico-politique, commencée en 1950 par l'Union des Producteurs de jus de fruit et de boissons non alcoolisées, et où s'illustre le PCF, mais surtout le ministre des finances René Mayer qui s'inquiète pour les balances commerciales de la France **103**. Ce qu'on reproche en France au Coca-Cola, c'est de contenir de la caféine, de l'acide phosphorique et de mystérieux ingrédients, au nom, bien souvent, de stéréotypes nationaux. **Forme de consommation culturelle que le Livre de Poche (1953 chez Hachette), peut-on dire : est-il imité des États-Unis ?** Le microsillon (33 et 45 tours) est lancé en 1950 aux États-Unis, la France presse son premier 45 tours le 25 juillet 1951 (**104**)... Mais les États-Unis n'ont pas tout inventé, pas, en particulier, les festivals de jazz, le premier étant organisé à Nice en 1948. Quant

102 D.Barjot & C.Réveillard dir., *L'Américanisation de l'Europe occidentale au XXe siècle. Mythe et réalité*, Colloque Paris IV 2001, PUPS, 2002, 274 p., p. 12.

103 Même Vincent Auriol s'inquiète, en bon méridional, dans son *Journal...*, cf. 17 mars 1950 : « il importe que les services techniques vérifient si elle [cette boisson] satisfait ou non aux prescriptions en vigueur ». La controverse est évoquée par Jean-Louis Marzorati, *C'étaient les années 50*, L'Archipel, 2010, 417 p., pp. 143-146. La bouteille de Coca-Cola d'avant-guerre n'était pas capsulée, elle avait une fermeture à levier, comme les bouteilles de limonade. Elle est redessinée par le designer franco-américain Raymond Loewy (1893-1986) à la fin des années 1940 et capsulée.

104 Il s'agit d'un petit « vinyle » de deux chansons du *Rico's creole band*.

à l'antiaméricanisme **105**, il est le fait des gaullistes, de la droite colonialiste, des « neutralistes » et surtout des communistes, agitant le thème de la colonisation par les États-Unis, écrivant le slogan *US go home !* et organisant les « batailles du livre » du PCF (voir plus haut). Cependant les sondages montrent que les Français ne redoutent guère la colonisation culturelle américaine...

3°) Mais nous n'avons pas terminé...

- fondation du **Théâtre du Soleil** par Ariane Mnouchkine 1964 (org. en coop. ouvrière), Patrice Chéreau, etc.

- **Question de la liberté d'expression, avec quelques crises importantes :**

* interdiction du film *La religieuse* de Jacques Rivette le 31 mars 1966, en raison de multiples pressions exercées par certains secteurs de l'opinion catholique

* en février 1968, Henri Langlois n'est pas réélu par le conseil de la Cinémathèque, sur les directives d'A. Malraux. Les violentes manifestations et prises de parole qui s'en suivirent préfigurèrent les événements de mai

□ **les quotidiens :**

- malgré croissance démogr. & progrès scolarisation, presse quotidienne progressivement **en crise :**

* diminution nombre des **titres** après l'explosion de la Libération (206 en 1945, 150 en 1950, 87 en 1978 ; à Paris : 34 quotidiens en 1945, 28 en 1946, 16 en 1948, 11 en 1974)

* diminution **tirages** (total de plus de 15 M en 1946, de 11 en 1979, 10 en 1985) malgré tarifs postaux et de transport préférentiels

* presse : déclin surtout de la presse populaire

- évolution **tirage** qui atteint surtout quotidiens parisiens d'audience nationale

- en se concentrant, la **presse provinciale** résiste mieux à la crise. *Ouest-France* (à l'origine proche du MRP), avec 800 000 ex., devient le 1er quotidien français. Mais problème du monopole régional, lié à celui des « empires de presse » (cf. groupe Hersant, constitué dans années 70)

- à l'exception de *L'Humanité* (mais baisse du tirage), aucun quotidien représentant les idées d'un **parti politique** ne réussit à se maintenir après la Libération

cf. cas de *La Nation*, du parti gaulliste

- concentration en **grands groupes presse et édition dans années 70 & 80**, qui rejoignent Hachette (dont secteur presse = 2e groupe français) :

* Hersant (le 1er groupe de presse, 6 Milliards F de chiffre d'affaires en 1985)

105 Avec le renfort du chapitre X du livre de Tony Judt, *Un passé imparfait. Les intellectuels en France, 1944-1956*, trad. fr., Fayard, 1992, 404 p. : « Monde occidental, tu es condamné à mort. L'anti-américanisme dans une perspective historique ».

- * Générale occidentale (filiale CGE) & CEP Communication (filiale d'Havas), qui contrôlent ensemble (1988>>>) Groupe de la Cité, qui lui-même contrôle Larousse, Bordas, Nathan, France-Loisirs, Presses de la Cité (et toutes leurs filiales)
- * autres groupes de presse : Amaury (*Le Parisien*), Prisma (*Géo*), Bayard Presse, etc.
- **disparition progressive des titres issus de la Résistance** : le dernier, *Combat* (sous-titre : *De la Résistance à la révolution*). Camus= symbole >>> départ 1947
- de 1965 à 1979 : *France-Soir* (Pierre Lazareff) perd la 1/2 de son public, *Le Figaro* tombe de 500 000 à 400 000
- **mais expansion du *Monde*** :
- * Un cas unique de création suscitée par le pouvoir politique (de Gaulle pour remplacer *Le Temps*), au profit de Hubert Beuve-Méry, ancien correspondant du *Temps* à Prague qui avait démissionné pour protester contre Munich
- * stagnation à 150 000 pendant longtemps
- * tirage augmente à la fin de la Guerre d'Algérie : 220 000 de 1958 à 1960, 293 000 en 1965, 470 000 en 1969 (a culminé à 800 000 en mai-juin 1968), 550 000 en 1979
- **grosse originalité**, d'autant plus que le journal garde son austérité héritée du *Temps*
- * causes : journal des étudiants, attire catégories sociales nouvelles (cadres, etc.)
- * autre originalité : soc. de rédacteurs
- **transf. de présentation** :
- * formation "tabloïd", inauguré par *Paris-Jour* 1959 (Cino del Duca)
- **les hebdomadaires aussi ont fait peau neuve** :
- la presse périodique se diversifie et se spécialise
- les "hebdomadaires", inspirés des "news-magazines" US, visent clientèle des classes moyennes
- **1er d'entre eux, par la chronologie, *L'Observateur*** :
- * fondé 1950 par Roger Stéphane et Gilles Martinet, Claude Bourdet étant directeur politique
- * dans mouvance de la gauche
- * pour décolo. (Indo., puis Algérie)
- * titre changé en *France-Observateur* en 1954, puis *Le Nouvel Observateur* en 1964
- * tirage de 70 000 exempl. 1958
- **1er d'entre eux, par le tirage, *L'Express*** :
- * 16 mai 1953, proche de Pierre Mendès France à ses débuts (voir la dossier biogr.)
- * contre Guerre d'Indochine, puis d'Algérie
- * conversion provisoire (1955) en quotidien (pour législatives)
- * tirage de 150 000 ex. en 1958

- * succès grâce à Jean-Jacques Servan-Schreiber et Françoise Giroud, les 2 directeurs, à collab. de François Mauriac ("bloc-notes"). Aussi Albert Camus
- *L'Express & L'Observateur* changent de formule après la Guerre d'Algérie (avaient tous les deux plaidé pour l'indép., avec *Témoignage chrétien* et *Le Monde*)
- changement opéré sur modèle des périodiques américains
- changement en 1964 à *L'Express*, qui voit son tirage monter
- même année pour *Le Nouvel Observateur*. Grand rôle de Jean Daniel
- succès des « journaux de fin de semaine » et des magazines spécialisés

En 1956, *Et Dieu créa la femme* de Roger Vadim fait de Brigitte Bardot une « star », trois ans plus tard, la star nationale a une envergure internationale, rivalisant avec Marilyn Monroe. Les médias s'emparent du « **mythe Bardot** », largement amplifié par le film *La Vérité* de H.-G. Clouzot (1960) qui met en scène l'« animal Bardot » et qui inspire la mode. Mais c'est dès 1950 que cette jeune fille de quinze ans devient la coqueluche des magazines et hante les boutiques de mode **106**. À la fin de la décennie, Brigitte Bardot a une rivale ou une actrice symétrique car brune, **Bernadette Lafont** (1938-2013), un peu plus jeune qu'elle, et qui est avec B.B. l'un des deux « corps de femme » de la fin des années 50. Elle est révélée en 1958 par *Les Mistons* de François Truffaut et *Le Beau Serge* de Claude Chabrol, avant de jouer en 1960 dans *Les Bonnes Femmes* de Claude Chabrol aussi. Antithèse de B.B., Simone Signoret **107** représente un autre type de star, très apprécié du public ; d'autres grandes actrices surgissent, comme **Romi Schneider** **108** et il y a un grand nombre de danseuses en France. Aucune femme n'échappe à la presse féminine commerciale (*Nous deux, Modes et travaux, Marie-Claire, Elle, Bonnes soirées, Intimité, Marie-France, Modes de Paris, Pour vous Madame...*) : c'est un secteur florissant sur le long terme, mais qui est une forme de dévaluation professionnelle. Cette presse emploie en effet peu de diplômées, le moralisme et l'apolitisme dans ces médias font sourire les professionnels et la presse féminine est fortement critiquée par les féministes.

Notons que *La Croix* est le seul quotidien national à avoir plus de lectrices que de lecteurs ; ce quotidien catholique a d'ailleurs établi la parité dans la rédaction. La presse du cœur continue, avec les romans « à l'eau de rose », la série Harlequin : un scénario immuable, un conformisme, mais des amants par procuration... Les livres de cuisine sont toujours dominés par le best-seller de Ginette Mathiot, *Je sais cuisiner*, remontant à 1932, mais constamment réédité. La télévision évolue. Le *Magazine*

¹⁰⁶ Un intéressant sous-chapitre du 8 dans E. Retaillaud, *La Parisienne. Histoire d'un mythe, du siècle des Lumières à nos jours*, Seuil, 2020, 428 p.

¹⁰⁷ Simone Kaminker, 1921-1985.

¹⁰⁸ Rosemarie Albach, 1938-1982.

féminin de la chaîne unique, diffusé à l'origine sous le titre de *La femme chez elle* 109, qui cultive les stéréotypes (couture, cuisine, maquillage, etc.), sera complètement dépassé par *Les femmes aussi* (1964-1973) d'Éliane Victor (1919-2017), femme de Paul-Émile, magazine qui renouvelle totalement l'image de la femme à la télévision. La même année 1964, **une émission, « Aux grands magasins », utilisera Simone Signoret en interviewer** : clientes et vendeuses exposent avec franchise leur vision très traditionnelle de la femme, du mariage et du « ménage » ; des émissions isolées des années 60 évoqueront le travail féminin, l'évolution du mariage, de l'amour. **En matière religieuse** il faut noter le détachement féminin, surtout parmi les femmes jeunes, l'indifférence en matière de morale sexuelle, le bénévolat, dont le catéchisme (au domicile familial ou dans un local paroissial), les aumôneries. Bien sûr, les femmes sont plus nombreuses que les hommes dans la pratique et les associations confessionnelles et, au-delà, des femmes prennent en charge des paroisses sans prêtres (il y a toujours refus de l'ordination des femmes par l'Église catholique, malgré quelques réclamations), les femmes pasteurs sont de plus en plus nombreuses (la première en 1927), les femmes juives sont séduites par le courant libéral et les musulmanes par la pratique publique de leur religion, mais pas encore (ou plus) par le *hijâb* (foulard).

Quelques livres publiés à la fin de la IVe République devaient faire une belle carrière pendant la suite des Trente Glorieuses (d'après P.Avril et G.Vincent, *La IVe République. Hommes et société*, MA Éditions, 1988, pp. 34-36) :

Joseph Kessel, <i>Le Lion</i> , 1958, 1 771 000 ex.
Hervé Bazin, <i>Qui j'ose aimer</i> , 1956, 1 407 000 ex.
Françoise Sagan, <i>Un certain sourire</i> , 1956, 1 320 000
Guy des Cars et San Antonio, tous leurs titres dépassent le million
Christiane Rochefort, <i>Le Repos du guerrier</i> , 1958, 948 000
Françoise Sagan, <i>Dans un mois, dans un an</i> , 1957, 854 000
Albert Camus, <i>L'Exil et le royaume</i> , 1957, 785 000
Charles de Gaulle, <i>L'Unité</i> (tome II des <i>Mémoires de guerre</i>), 1956, 774 500
Simone de Beauvoir, <i>Mémoires d'une jeune fille rangée</i> , 761 000
Bernard Clavel, <i>L'Espagnol</i> , 1959, 724 000

Conclusion générale : *Les choses de la vie*

Roman de Paul Guimard (1967) et film de Claude Sautet (1970). Michel Piccoli, Romy Schneider, Lea Massari, Jean Bouise, Bobby Lapointe, Dominique Zardi...